

THÉÂTRE

□ Nouvelle alliance avec le répertoire



Markita Boies et Raymond Bouchard dans *Othello*, au TNM.

ROBERT LÉVESQUE

ON A parlé, durant des années, du théâtre de répertoire et des grands textes qu'il fallait d'urgence ramener sur les scènes québécoises. On en a parlé; des directeurs de théâtre s'engageaient à y penser; le sauvetage du TNM, en 1984, s'est fait sur ces promesses, et ce n'est pourtant que maintenant, au sortir de l'année 1986, qu'on a l'impression, pour la première fois depuis une dizaine de saisons, que le théâtre de répertoire, classique ou moderne, a dominé l'année théâtrale.

D'abord, en ce sens, l'année théâtrale 86 aura été celle, sans nul doute, du Théâtre du Nouveau Monde. Dès mars, avec l'entrée au TNM du metteur en scène Daniel Roussel, qui allait réussir un superbe et preste *Chapeau de paille d'Italie*, de Labiche, le ton était donné: un TNM regaillard devait offrir en ligne quatre grands spectacles, d'une taille qu'on n'avait pas vue depuis fort longtemps au théâtre professionnel.

Retournement des choses: alors que l'année 1985 avait été celle où le vent soufflait au Quat'Sous et où le TNM s'enlisait dans un théâtre hésitant (un *Avare* banal, une *Cuisine vide*), voici que l'année 1986 se termine dans la situation contraire: le TNM fait triompher Labiche, Shakespeare, Molière et Euripide-Cardinal, dans quatre productions hautement relevées, où les artistes ont donné le meilleur d'eux-mêmes, alors qu'au Quat'Sous, c'est la crise latente...

Le départ brutal de Louise Latraverse du Quat'Sous reste l'événement malheureux de l'année 86. À la direction artistique du thé-

âtre de Buissonneau depuis l'automne 84, Louise Latraverse avait si bien redonné vie au Quat'Sous que personne ne comprend encore (et peut-être même pas les premiers intéressés) pourquoi cette histoire d'amour s'est brisée en juin 86, comme par un trop plein de bonheur.

Depuis le départ de Latraverse, et son remplacement par une jeune comédienne de l'Outaouais, Louison Danis, le Quat'Sous a perdu pied. *Vinci*, de Robert Lepage, créé sous le directeur Latraverse, est l'un des grands spectacles de 86, mais les deux premières productions de l'automne 86, *Écart-temps*, de John Hopkins, et *Les Filles du 5-10-15*, d'Abla Faroud, sous le directeur Danis, ont été à maints égards décevantes, la première donnée dans une traduction mal foutue et une mise en scène imprécise, la seconde d'un minceur théâtrale proche de l'indigence. On a senti, soudain, que la « touche Latraverse » n'était plus là — ces choses indéfinissables qui font qu'un théâtre a une âme chercheuse — la côte sera lente et difficile à remonter pour la nouvelle directrice.

La percée du TNM, après au moins cinq ans d'échecs et de crises qui ont fait fuir un public jadis fidèle, redonne au théâtre professionnel québécois un grand lieu que les amateurs vont peu à peu apprendre à retrouver. *L'Othello* que signait, en mai, le directeur artistique de la compagnie, Olivier Reichenbach, donnait la poussée qui manquait depuis (avant) le départ de Jean-Louis Roux. Et le *Scapin* de Daniel Roussel allait assurer de façon brillante la « renaissance » du TNM jusqu'à cette moderne *Médée d'Euripide*, traduite par Marie Cardinal et mise en scène par Jean-Pierre Ronfard, un spectacle peut-être inégal, mais inégal à une hauteur moyenne très élevée, et un spectacle qui a placé Danièle Lévesque parmi les plus inventifs scénographes de l'heure.

Bref, de la mécanique du rire de Labiche au drame de la jalousie de Shakespeare, et des fourberies de Molière à la tragédie de l'étranger Médée, le TNM a dominé la scène québécoise où, par ailleurs, des réussites comme *Li Jus di Robin et Marion*, d'Adam de la Halle, par le groupe Anonymus



Vinci, de et avec Robert Lepage, au Quat'Sous.

(mise en scène de Jean Asselin), le déterrement par André Brassard d'un Feydeau oublié comme *Le Ruban*, le recours à Musset et son *Lorenzaccio* par les comédiens du Grand Cirque ordinaire pour effectuer un retour, et aussi des audaces moins heureuses comme *Les Femmes savantes* du Bois-de-Coulonge, ou même des échecs comme *La Mégère apprivoisée*, de Shakespeare, ou *Vu*

du pont, de Miller, à la NCT, qui a mis de côté sa tendance boulevard, ont créé cette impression que la nouvelle alliance avec le répertoire était la grande affaire de 1986.

Le théâtre de création, par ailleurs, marque plutôt une pause en 1986. Ce n'était pas

Suite à la page C-7

VARIÉTÉS

□ Une éclaircie dans les nuages

PAUL CAUCHON

LES ÉTATS d'âme pourraient servir de thermomètre au secteur des variétés. Car rien ne vaut la confiance en soi, comme si les producteurs québécois s'étaient tous mis en même temps à suivre, en 1986, les conseils de bonne humeur de Jean-Marc Chapat!

Jugez-en: il y a un an, le discours général était unanimement sombre, tant chez les artistes et les producteurs que chez les journalistes spécialisés. « Ça va mal, le disque québécois ne se vend plus, le public est écoeuré de voir les mêmes visages, tout le monde doit s'exiler en France, le rock francophone se meurt, les «ti-culs» écoutent seulement Michael Jackson et n'ont jamais entendu parler de Beau Dommage »: bref, une carrière dans le merveilleux monde du *show-bizz* était la voie royale des suicidaires chroniques.

Et puis, tout à coup, vous rencontrez des gens du milieu qui se remettent à sourire, à croire en eux, à trouver des raisons d'espérer.

Car plusieurs artistes ont repris la route, et l'on remarque un nombre grandissant de spectacles repris et re-repris à la demande générale. Les disques québécois se vendent un peu mieux, et l'automne a vu la sortie de plusieurs disques majeurs, ce qui ne s'était pas produit depuis longtemps. Les gouvernements se sont de plus en plus impliqués par le biais de programmes d'aide (même si l'on attend toujours la refonte de la loi sur le droit d'auteur), les *vidéo-clips* se multiplient, plusieurs sociétés et organismes du milieu se sont restructurés (re-départ de l'Adisq, fu-

sion Audiogram-Archambault musique-Spectel, fusion TransCanada-Musique Experts, succès de la Cinars, etc.)

Mais l'industrie demeure timide. On n'a qu'à constater à quel point les nouvelles voix de la relève ont du mal à se faire entendre (puisque plusieurs se « relèvent » depuis 15 ans, il paraît qu'il faut maintenant les appeler la « continuité »!).

Les grands moments. D'abord, les événements de groupe: en 1986, les festivals ont fait beaucoup parler d'eux. Festival de jazz (FIJM), d'abord, qui, malgré son succès stupéfiant (425.000 spectateurs, payants ou dans la rue) menaçait de fermer ses portes à cause de son déficit. Si la manoeuvre était fragile (plusieurs ont gardé l'impression que le FIJM manipulait les médias), elle a eu le mérite de lancer un débat véritable sur l'impact économique des grandes manifestations culturelles à Montréal.

Musicfest, ensuite, cette grande fête du rock'n'roll proposée par nos voisins américains au parc Jean-Paul-II, qui s'est avéré un « flop » monumental. Aux dernières nouvelles, le *Musicfest* ne reviendra pas en 87. Conclusion: les producteurs locaux sont assez pro pour savoir ce qui marche vraiment...

Constance et affirmation d'autres festivals: « Juste pour rire » (où Jerry Lewis s'est planté, mais où les Trois Jeanne ont ébloui), le Festival d'été de Québec, le Festival de Lanaudière, qui a permis le *come-back* de l'année, *Starmania*, version « revampée » d'un opéra-rock qu'on croyait usé mais qui sert maintenant de magnifique école pour des jeunes débordants de talent.

Signalons également le Festival de mu-

sique actuelle de Victoriaville, qui attire de plus en plus de monde avec ses musiques audacieuses, et une initiative étonnante: cette nuit d'improvisation musicale au Spectrum, « Musiques de nuit », qui a vu l'affrontement

Suite à la page C-7



Le Groupe sanguin: Dominique Lévesque, Pierre-Michel Tremblay, Sylvie Bouchard, Dany Turcotte, Bernard Vandal, Lise Pilotte et Émile Gaudreault.



Photo Guy Dubois/Radio-Canada
Diane Dufresne, « follement vôtre ».

Les dix meilleurs films de 1986

□ L'année du déclin



Le Déclin de l'empire américain, de Denys Arcand.

MARCEL JEAN

COMME l'an dernier, nous avons demandé à dix critiques de cinéma de nous remettre leur liste des dix meilleurs films de l'année. À partir de ces listes (publiées en détail à l'intérieur), nous avons déterminé la liste type que voici. N'étaient admissibles que les films montrés au Québec pour la première fois cette année.

Pour jouer avec nous à ce jeu, nous invitons nos lecteurs à nous envoyer (avant le 15 janvier) leur classement. Nous publierons ensuite leur palmarès.

★

1. *Le Déclin de l'empire américain* (Denys Arcand).

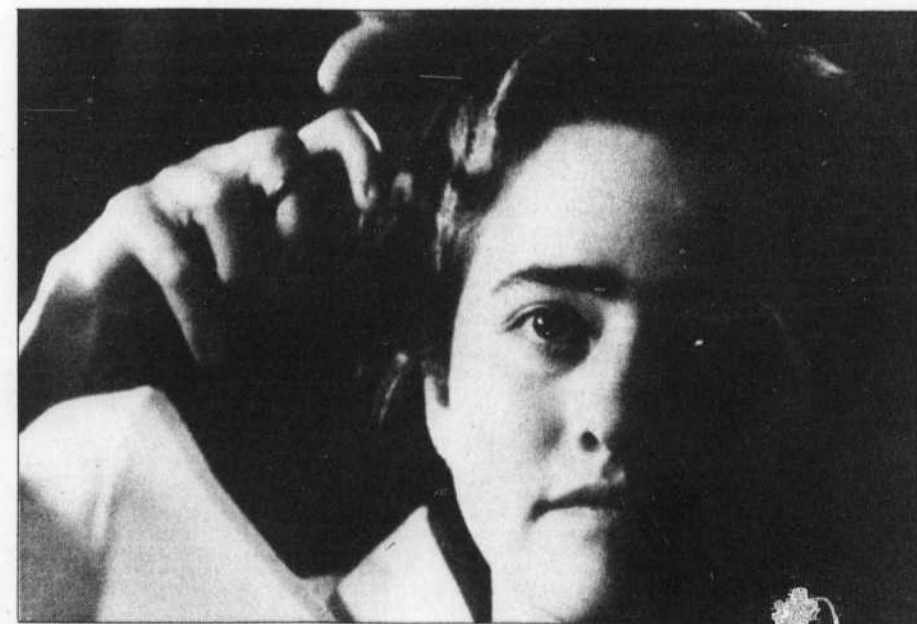
2. (ex-aequo):
— *Le Sacrifice* (Andrei Tarkovski),
— *Thérèse* (Alain Cavalier),
— *Le Rayon vert* (Éric Rohmer).

5. (ex-aequo):
— *Le Lieu du crime* (André Téchiné),
— *Down by Law* (Jim Jarmusch),
— *La Puritaine* (Jacques Doillon).

8. (ex-aequo):
— *L'Homme dans la lune* (Erik Clausen),
— *Laputa* (Helma Sanders-Brahms).

10. (ex-aequo):
— *La Messe est finie* (Nanni Moretti),
— *Round Midnight* (Bertrand Tavernier),
— *Brazil* (Terry Gilliam).

CINÉMA



Thérèse, d'Alain Cavalier.

□ Abécédaire

MARCEL JEAN

AMÉRIQUE DU SUD. Une bien petite année de ce côté, comme si on n'avait pas su profiter de l'impulsion qu'aurait dû donner le succès international de *L'Histoire officielle*.

BOX-OFFICE. Comme d'habitude, une domination américaine avec les *Top Gun*, *Aliens*, *Karate Kid II* et autres *Star Trek IV*. Aussi, quelques percées françaises avec *37,2° le matin* et *Jean de Florette*, et une surprenante trouée australienne avec

Crocodile Dundee. Mais, aussi, un fait plutôt inhabituel puisque deux films québécois s'en tirent fort bien: *Le Déclin de l'empire américain* et *Bach et bottine*. Enfin, le miracle de l'année: *Thérèse*, film austère sur Thérèse de Lisieux, qui entame son quatrième mois d'exploitation.

CANNON. Ils étaient partout à Cannes et ils ont joué sur tous les tableaux: l'opéra (*Otello*), les gros bras (*Cobra*, *Murphy's Law*), les films d'auteur (*Runaway Train*, *Fool for Love*, *Berlin Affair*). Une seule in-

Suite à la page C-6

LE DEVOIR CULTUREL

LE FEUILLETON

Les Jardin

de père en fils... et même en petits-fils !

LISETTE MORIN

★ Alexandre Jardin, *Bille en tête*, roman, Gallimard, 184 pages.

MEMBRE du jury d'un prix littéraire montréalais, en 1966, je me souviens de la déconvenue que nous avions ressentie, mes collègues et moi, le jour où nous apprîmes que l'éditeur qui nous réunissait chaque année avait refusé le manuscrit de *L'Avalé des avalés*, pour « cause d'illisibilité ». Or cette même année 1966, Gallimard publiait Réjean Ducharme, et recommençait en 1967 (*Le Nez qui vole*), en 1968 (*L'Océantume*), en 1969 (*La Fille de Christophe Colomb*), en 1973 (*L'Hiver de force*), en 1976 (*Les Enfants*)...

L'auteur de cette découverte d'un romancier du Québec ? Dominique Aury, « grande lectrice » à la NRF. Si

cette histoire me revient, c'est que le roman d'Alexandre Jardin est dédié à Françoise Verny, autre « accoucheuse » de bons auteurs, qui, pendant 18 ans chez Grasset, puis chez Gallimard, et, depuis tout récemment chez Flammarion, s'occupe des débutants, les soigne si bien qu'elle en fait des valeurs sûres... quand le talent y est, bien entendu.

Verny ne fut pas la seule, cette année, à s'occuper « d'un » Jardin : chez Balland, le journaliste et écrivain Pierre Assouline a publié, sous le titre de *Une éminente grise — Jean Jardin, 1904-1976*, un ouvrage qui aura permis à pas mal de pétauniers survivants de revivre le temps de Vichy. Des pétauniers qui n'étaient pas tous en France libre et ou en France occupée. Il y en eut, au Québec, qui ont dû apprécier ce que la presse littéraire a qualifié de « passionnante mise en scène d'un personnage hors du commun ». Le fils de Jean Jardin, le romancier et scénariste Pascal Jardin, mort prématurément en 1979, avait déjà rap-

pelé la mémoire de son père (*Le Nain jaune*), en 1978, après avoir écrit un premier best seller : *La Guerre à neuf ans*, avec la même toile de fond : la France des années 35 à 40.

C'est un bien long préambule pour un feuilleton qui, lui, ne saurait être très long. *Bille en tête* est une toute petite chose. L'éternelle et courte histoire du puceau initié par une « vieille » de 35 ans, Virgile, qui a 16 ans, a perdu sa mère à huit ans. Son père l'a exilé en pension, « agacé » par sa présence sinon par son existence. « Du fond de mon collège sinistre, écrit le garçon, les bruits de la ville me venaient par échos. » Ce qui ne l'empêche nullement de rêver à l'Amérique, et de Paris à conquérir. « J'avais une fleur dans le coeur et cette fleur voulait voir le soleil. Je voulais connaître Dieu en moi, et Satan aussi. Faire l'ange et puis la bête, en démontant mes ailes... »

Mais avant, il y aura Clara, une amie de la famille, très riche, évidemment, et fort désœuvrée. Ce qui

lui permet la « petite » aventure avec l'adolescent qui en fait « la grande aventure » de sa vie de potache.

Le petit-fils Jardin a de qui tenir. Sa prose est rapide, va droit au but. Ce qu'il raconte n'est pas nouveau. C'est un peu beaucoup inspiré de Radiguet ; c'est, surtout, *Le Blé en herbe*, de Colette, revu, mais pas vraiment corrigé, par un écrivain de 20 ans. Qui jette sa gourme. « Ma vie, écrit Virgile, tirait pour le moment aussi bien que la grande cheminée de la cuisine de l'Arquebuse [c'est le nom de la tante au grand coeur qui héberge l'amoureux transi] et, déjà, à l'horizon se dessinait l'homme que je serais. [...] Bientôt je serais grand. Rien, ni personne, ne pourrait m'en empêcher. »

Alexandre Jardin grandira, bien sûr... Mais deviendra-t-il un « grand écrivain » ? Difficile de l'affirmer, sur cette première preuve de bonne volonté. Mais, avec les Jardin, on ne sait jamais. Tout reste possible, d'autant qu'il est le pupille de Françoise Verny !

LA LANGUE AU CHAT

MARC MORIN

Chers épouvantails (6)

... et le paradis (linguistique) à la fin de vos jours !

PLACIDE et soumis, le Québec a normalement la langue dans sa poche. Il l'a ressortie en 1986 et tout porte à croire qu'il devra la tenir pendant cette année, sans doute même la tirer pour protester contre la façon de paltoquet qu'a le régime en place de lui marcher dessus.

Avant d'actionner la chasse sur le douteux aréopage de nos épouvantails, et la saison s'y prêtant, voici quelques souhaits (les miens) en forme de résolutions (les leurs) que je propose aux acteurs et techniciens de notre roman-savon linguistique (comme le savon à l'anglais que nous passent Robert, Lise et autres ; comme le savon d'Aurore, l'enfant martyr).

Régions d'abord leur compte aux politiques et, plus nombreux encore, aux politiciens, que nous n'avons élus, après tout, que pour perpétuer l'art oratoire comme forme de musique de... Chambre, et non pas pour nous empoisonner l'existence individuelle ou collective.

Je souhaite que le premier ministre consacre toutes ses énergies à trouver de l'huile dans son bunker en attendant de retourner au nord du Nord jouer avec ses mégawatts. Que Mme Bacon s'occupe de ses oeufs sans pour autant les mettre tous dans le même basket. Que le chef de l'opposition se soumette à la question... nationale, puisque ce n'est pas son tour d'avoir les réponses. Que le ministre des Communications, Mr French, devienne M. Langlais pour prouver sa bonne foi linguistique. Qu'outre-Outaouais, les ministres et députés de la nation voisine nettoient leurs écuries (la RCMP, les Energy and Resources, les James Bond du renseignement) avant de venir nous dire comment parler notre langue.

Quant aux juges de tous les bancs, comment leur en vouloir des quelques cadeaux empoisonnés qu'ils nous ont faits en 1986 — le dernier et le plus percutant étant, bien sûr, le bilinguisme dans l'affichage ? En cette même année fatidique, la mère de tous les tribunaux, la Cour suprême du Canada en personne, ne leur a-t-elle pas confirmé que le juge n'est pas tenu de comprendre la langue du justiciable ? Sans doute n'ont-ils pas vraiment saisi la question... nationale, comme la majorité d'entre nous au référendum de 1980.

Souhaitons donc à tous nos fonctionnaires de la Justice de ne prendre pour 1987 qu'une résolution : obtenir la création d'un Conseil constitutionnel, comme en ont les Français, pour approuver ou rejeter les lois avant même que les élus n'aient dépensé notre argent à en débattre au nom du peuple.

Aux Frank O'Phone et autres Al O'Phone qui finissent toujours par obtenir de Papa (la législature et la magistrature) ce que Maman (le peuple) prétendait leur refuser, souhaitons vivement qu'ils se mettent à la tâche de nous apprendre l'anglais : cette langue étant, pour 60 pour cent, d'origine française ou latine, ils permettront peut-être enfin à nos enfants de parler au moins une demi-langue.

À l'encontre de ceux qui disent qu'un tel geste équivaudrait à confier la garde des enfants à un péophile, je souhaite à Alliance-Québec et à son président, M. Bouton-d'or, de prendre la direction de l'Office de la langue française, comme le rapport Lalande en évoquait la possibilité.

Enfin, pour nous tous qui persistons à nous sentir chez nous malgré les assauts des « bilinguistes », une seule résolution suffira : si l'on ne nous comprend pas en français, faisons comme les Américains en visite chez les indigènes : parlons plus fort...

(La semaine prochaine : *L'année du chat*)

La BD : du mythe à la réalité

CAROLE DAVID

★ *Actes du premier colloque de bande dessinée de Montréal*, sous la direction de Jacques Samson et André Carpentier, éditions Analogon.

LES DEUX désormais classiques numéros de la *njb* sur la bande dessinée, publiés en 1975 et en 1982, ne seront plus les seules références auxquelles le fanatique de BD pourra se raccrocher à l'avenir. En effet, la Société québécoise de recherche sur la bande dessinée vient de publier, aux éditions Analogon, les actes du premier colloque de bande dessinée qui avait lieu en 1985 à l'Université du Québec à Montréal.

Les organisateurs de ce colloque, André Carpentier et Jacques Samson, ont non seulement privilégié les approches et les utilisations multiples de la BD, mais aussi les rencontres entre praticiens et théoriciens. Ainsi, la voie est enfin ouverte à une réflexion sur la BD qui se fait et sur celle qu'on a parfois occultée : un hommage à Albert Chartier, créateur d'Onésime, une entrevue avec Pierre Fournier et Réal Godbout, parrains de Michel Risque et de Red Ketchup, une rencontre avec Sylvie Pilon et Jules Prud'homme, co-au-

teurs de la BD la plus hilarante de l'heure, « Xavier », qui paraît régulièrement dans le magazine *Croc*, nous donnent l'occasion de connaître l'itinéraire de ces créateurs qui travaillent souvent dans l'ombre.

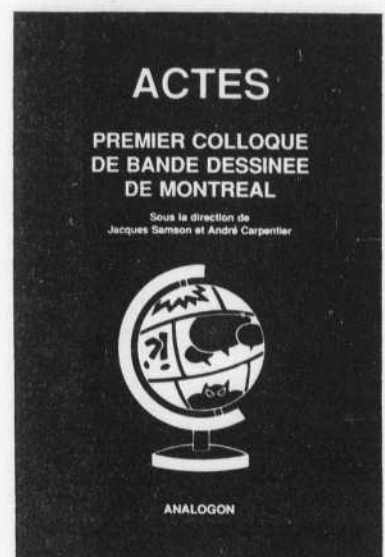
Si jadis, un abîme séparait les créateurs et les « logues » de tout acabit (séméiologues, sociologues, etc.), aujourd'hui ils se retrouvent à la même table, car ils sont tous engagés dans la même aventure : faire partager leur passion pour cet art-pas-comme-les-autres.

En fait, la réalisation de ce colloque et la publication de ces actes relèvent aussi d'un processus étroitement codifié, celui de l'institutionnalisation en quelque sorte de cette para-littérature. Le miroir, la lentille grossissante que constitue cet événement nous renvoient une image plutôt paradoxale des différentes instances de production et de légitimation : les textes publiés ne peuvent prétendre en cerner toutes les modalités, mais consolident tout au moins quelques acquis qu'on avait jusqu'ici négligés : Yves Lacroix analyse l'influence des modèles américains sur la bande dessinée québécoise entre 1930 et 1950 ; Luc Pomerleau et Catherine Saouter-Caya examinent les hauts et les bas des revues de BD au Québec ; quant à Yves Lacroix et Luc Pomerleau, ils font le point sur deux importants circuits de diffusion de la BD : la critique et la librairie.

Si ce tour d'horizon nous convainc que la BD est un art-pas-comme-les-autres dans sa pratique et ses modes de fonctionnement, il nous montre aussi clairement que la BD québécoise a peine à survivre. Il n'y a pas si longtemps, l'échec de *Titanic* est encore venu nous le rappeler. C'est donc à travers des publications comme *Croc*, qui sont davantage des revues humoristiques destinées aux adolescents, que les bédéistes ne se font pas oublier.

L'enseignement de la BD au niveau collégial et secondaire nous permet de rêver à des jours meilleurs quant à la formation d'un public averti. La conséquence de ce développement ne vise pas seulement à l'accroissement du public, mais aussi à contrer chez les étudiants un phénomène d'« analphabétisme visuel » que Jacques Samson attribue, entre autres, au fait que la BD emprunte massivement à des genres narratifs comme le roman policier, le western, etc. Il résulte que la singularité expressive de la BD est alors perçue de façon accessoire, comme un moyen parmi d'autres de rendre possible une certaine illustration de l'anecdote.

La BD de même que les littératures populaires se sont faites miroirs fidèles de la condition féminine avec clichés en surabondance. Dans son article, « L'homme au foyer », Christiane Chassay montre que, dans cet art, la femme est bien où l'on



veut la « voir ». L'héroïne dans « l'enfer des bulles » n'a plus besoin de texte pour se défendre, surtout quand l'illustrateur se nomme Crépax. Ainsi, l'intention esthétique de la BD a permis à plusieurs critiques de développer un discours sur l'érotisme et non sur la pornographie. Cette étude de Christiane Chassay, la seule du genre dans ce colloque, demeure une des plus importantes contributions de ce recueil.

Avec cette première publication, la Société de recherche sur la bande dessinée nous fait passer du mythe à la réalité : l'existence d'une histoire de la BD québécoise et d'un discours critique qui s'élabore à travers les hauts et les bas de la production.

Ourson et plante grimpanche

LITTÉRATURE JEUNESSE

DOMINIQUE DEMERS

- ★ David McPhail, *Nina et la télévision*, « Folio benjamin », Gallimard.
- ★ Wilson Gage, *Mathilde a des problèmes*, illustré par Marilyn Hafner, « Folio benjamin », Gallimard.
- ★ Eugène Ionesco, *Conte no 3*, illustré par Philippe Corentin, « Folio benjamin », Gallimard.
- ★ Jacques Prévert, *Chanson des circeus de souliers*, illustré par Marie Gard, « Folio benjamin », Gallimard.

LES « BEAUX albums » existent toujours. De grands livres d'images cartonnés et glacés, superbement reliés, avec du papier qui brille et qui craque et des tas d'illustrations couleurs pleines pages. Des livres d'images coûteux auxquels on reproche d'être réservés aux mieux nantis. Ce qui ne les empêche pas d'être bien beaux...

Mais les belles images n'appartiennent plus exclusivement aux « beaux albums ». Elles ont envahi l'album de poche : des petits livres économiques avec couverture souple où l'on retrouve rééditions comme nouveautés, oeuvres sages comme d'avant-garde et, bien sûr, de magnifiques images.

Devant *Nina et la télévision*, personne ne criera au génie et nul ne s'offusquera. Ce petit album sans prétention raconte avec sensibilité et intelligence le drame moderne du téléviseur qui ne fonctionne plus. Nina est un ourson comme tant d'autres dans la littérature de jeunesse : elle parle, marche sur deux pattes et porte de jolis vêtements. Ses parents compréhensifs remueront mer et monde pour ressusciter l'appareil mais, simple perdue, il était simplement débranché et, de toute façon,

Nina a découvert entre-temps les plaisirs supérieurs de la littérature.

David McPhail propose ici un album sage, un tantinet moralisateur, mais tendre et amusant, avec un jeune personnage parfaitement sympathique. Ses images n'ont rien de révolutionnaire mais le trait est efficace et les compositions heureuses. Des illustrations qui répondent directement au texte, le complètent au lieu de simplement le refléter, sans jamais pousser trop loin leur autonomie.

C'est un conte paysan plein d'humour et d'ironie que l'histoire des problèmes de Mathilde, de Wilson Gage. La brave paysanne tente de se débarrasser d'une plante qui n'en finit plus de grimper. On retrouve ici la traditionnelle construction en escalier où, d'une petite pousse apparemment innocente, surgit une véritable forêt. Marilyn Hafner a retenu de ce conte le bon sens paysan, la simplicité bonhomme, la naïveté marquée de sagesse comme de candeur et le réalisme joyeux. Ses illustrations traduisent une vision personnelle en exploitant plusieurs pistes que le texte se contentait de suggérer.

Quinze ans après la première édition de cet ouvrage chez Harlin Quist et François Ruy-Vidal, la lecture que fait Philippe Corentin du *Conte no 3* d'Eugène Ionesco s'inscrit encore dans une relation texte/image étonnante. Les deux complices ont construit un univers magique plus anarchique que celui des fées, où tout est possible à condition de se donner la peine de l'imaginer. C'est un monde plus ouvert mais aussi plus troublant que celui des contes merveilleux, avec une multitude de résonances dans l'inconscient et une lourde charge émotive.

Le récit ? Un dialogue plutôt, entre un père et une fille. Parce que c'est dimanche, qu'on ne peut sortir dehors et qu'il ne reste plus que le pouvoir des mots et de l'imaginaire pour partir en avion, grimper dans les nuages, croquer un morceau de lune... Philippe Corentin prend lo-

nescio au pied de la lettre avec une galerie de tableaux où les fantômes s'expriment librement, sans gêne ni pudeur. Des images auxquelles les pédagogues reprochent de ne pas être « adaptées » aux enfants. Mais de telles images sont-elles jamais « adaptées » à un public, à un lecteur ? Peut-être faut-il plutôt parler d'aventure et admettre simplement que celle-ci est réservée aux grands explorateurs. Tout le monde peut aller en Floride mais on peut préférer l'Amazonie...

J'ai un faible pour les images que fait naître Marie Gard à partir des mots de Prévert. La *Chanson des circeus de souliers* est un court poème tout en lumières et en contrastes. C'est la magie tirée du quotidien, celle qui sait accorder une grandeur poétique au plus simple geste. Un royaume de secrets infinis où rien n'est vraiment banal pour celui qui sait regarder. L'illustratrice épouse cette vision du monde et son regard ose réinventer la réalité avec des gros plans et des contrastes surprenants. Une chanson-poème lumineuse, parfois troublante mais jamais inquiétante, pour transcender le quotidien avec des images et des mots qui remplacent les baguettes des fées.

CARON LIBRAIRE
LIVRES RÉCENT ET ANCIENS
Achat et vente
la plus grande librairie
251 Ste-Catherine E.

L'ALCOOL AU VOLANT
C'est criminel
QU'ON SE LE DISE
Un appui de votre journal à la campagne de la Régie de l'assurance automobile du Québec

LIBRAIRIE HERMÈS
1120, av. Laurier ouest, outremont, montréal • 274-3669
Venez regarder avec nous **APOSTROPHES** le dimanche à 14h30

Surplus de Noël **Champigny**

des réductions dans toutes les sections...

livres d'art	25 à 50%
dictionnaires	20 à 50%
bandes dessinées	20 à 50%
romans	20 à 50%
livres d'enfants	25 à 50%
livres d'informatique	15 à 50%
coll. La Pléiade	25%
formats de poche	20 à 50%
livres de cuisine	20 à 50%
etc.	

illustration tirée de « Le Père Noël au pays des Aurores Boréales », éd. Forum.

Champigny
Librairie Champigny inc. OUVERT 7 JOURS
4474, rue Saint-Denis DE 9H À 21H.
Montréal 844-2587

LE DEVOIR CULTUREL

Bilan temporaire pour Bilal

LES BÉDES

PAUL CAUCHON

★ Bilal, *L'état des stocks*, Futuropolis, 1986.

QUE BILAL soit un des plus grands dessinateurs internationaux des dix dernières années dans le monde de la bande dessinée, nul n'en doute.

Que Bilal soit aussi l'un des plus forts illustrateurs et dessinateurs tout court, on ne pourra que le constater à la lecture de cet ouvrage, qui établit un bilan qu'on souhaite temporaire de son oeuvre, un « état des stocks » en clin d'oeil à l'« état des choses » de Wim Wenders, cet autre exilé.

Ce genre de volume provoque presque toujours de l'agacement et, dans le merveilleux monde de la bédé, j'ai trop vu de ces compilations à l'emporte-pièce qui reproduisent (souvent mal et à prix fort) le moindre napperon vaguement scribouillé par l'auteur.

Aucun problème de ce genre, ici : *L'état des stocks* nous démontre l'éblouissante maîtrise de Bilal et la profonde unité graphique de tous ses travaux. Que ce soit pour des bédés, des décors de film ou des publicités, le style immédiatement identifiable de Bilal transcende la commande, avec ce trait pâteux qui évoque le relief, ces murs craquelés, ces vêtements lourds, ces ambiances glauques et angoissantes, et (dans le cadre de ses oeuvres de science-fiction) ces monstres visqueux qui s'attaquent aux machines rouillées (il serait intéressant de comparer avec les décors du film *Alien*, histoire de voir où les producteurs ont piégé leurs idées...).

D'origine yougoslave, Enki Bilal quitta son Belgrade natal en 1961 (« l'année de ma déchirure », écrit-il) pour découvrir à Paris son talent de dessinateur. Premiers dessins publiés dans *Pilote* en 1972, début de la série des *Légendes d'aujourd'hui* avec le scénariste Pierre Christin, et quelques véritables chefs-d'oeuvre.

BILAL L'ÉTAT DES STOCKS



dont *Partie de chasse* et *La Foire aux immortels*. Le public ne s'y est pas trompé, Bilal, comme Tardi, étant un des rares dessinateurs de bédé bien connus par les non-amateurs de bande dessinée.

L'état des stocks s'ouvre sur une illustration originale que Bilal a fait éclater en neuf pièces, puzzle dont il s'amuse à disséquer chacun des morceaux pour nous livrer des éléments de sa vie.

On retrouve ensuite un peu de tout : des planches abandonnées, une campagne de publicité pour *Libération*, des affiches de films, des pochettes de disques, des couvertures d'albums, de nombreuses couvertures de livres (tous les Jules Verne chez Folio Jr, des classiques du fantastique et de la sf pour Gallimard, des romans policiers, etc.).

Cet album coûteux vaut son prix, ne serait-ce que pour le portfolio *Die Mauer Berlin*. En effet, Bilal avait réalisé en 1982 pour Futuropolis un portfolio (à peu près introuvable au

jour d'hui et hors de prix) d'une douzaine de planches sur le thème du mur de Berlin. Dans cette suite de variations dramatiques et fantastiques éclate toute sa puissance graphique. Il faut voir ce couple sanguinolent, littéralement cimenté dans un mur sale couvert de graffitis, s'embrasser devant le cadavre souriant d'un militaire allemand. Ailleurs, le mur est couvert de pieuvres, se craquèle devant des personnages hallucinés qui font de Bilal un neveu lointain mais essentiel des expressionnistes allemands.

Aujourd'hui, Bilal s'intéresse beaucoup à la technique des photos retravaillées et redessinées. Dans le genre, le reportage-fiction sur Los Angeles, qu'il publiait il y a deux ans avec Christin, a fait date, et on attend avec impatience ses nouveaux travaux, à travers des activités cinématographiques de plus en plus nombreuses (décors pour *La Vie est un roman* de Resnais, croquis pour *Le Nom de la rose* d'Annaud, etc.).

Deux récits de l'intelligence et du coeur

LETTRES QUÉBÉCOISES

JEAN ROYER

★ Louise Dupré, *Chambres*, Montréal, les éditions du Remue-Ménage, coll. « Connivences », 1986, 90 pages.

★ Normand de Bellefeuille, *Catégoriques un deux et trois*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, coll. « Braises », 1986, 76 pages.

Pour faire une oeuvre véritable, il faut emprunter les voies du modernisme. Le premier et le seul devoir de l'écrivain, c'est d'être original. D'ailleurs, le seul moyen de devenir véritablement « classique », c'est d'être moderne. Car l'oeuvre classique rompt avec la tradition dans la manière de traiter les sujets conventionnels. Tous les classiques ont été des iconoclastes de leur époque.

Par ailleurs, il est naturel et même souhaitable que la poésie sente un peu les souvenirs livresques. Les écrivains doivent même éviter la perfection d'expression parce que c'est la recherche du style, en vivifiant l'esprit, qui mène aux idées originales. On pourrait même aller jusqu'à penser que la forme est plus importante que le fond. Il n'y a qu'elle.

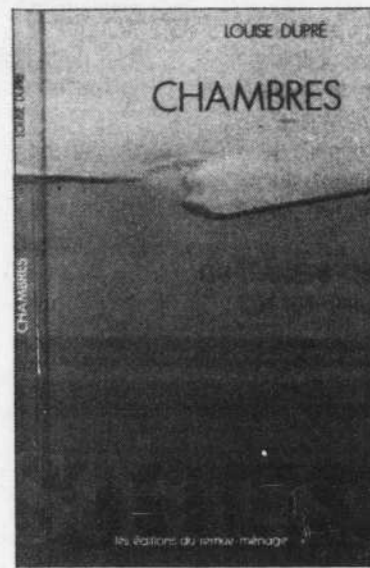
Ces propos ne sont pas de moi mais bien d'Alfred Desrochers ! (C'est Anne Hayward qui le cite et le résume dans une étude faisant partie du recueil collectif intitulé *Solitude rompue*, paru récemment aux Presses de l'Université d'Ottawa.) Cette façon de voir la littérature et qui convient parfaitement pour qualifier le travail des poètes des années 1980, Alfred Desrochers la tenait dans son livre *Paragraphes*, paru en 1981. Le poète et critique défendait, contre « l'accadémisme » des aînés, les valeurs « modernes » des poètes de son époque.

D'ailleurs, l'histoire littéraire des années 1980 ressemble étrangement à celle des années 1920 où, après un fort courant nationaliste, on a vu un grand nombre de femmes entrer en littérature par les portes de la poésie. Desrochers était même allé jusqu'à écrire, dans ses *Paragraphes*, que « le salut de la littérature canadienne-française s'assurera par le concours de la femme ».

Aujourd'hui, l'histoire littéraire se répète mais on peut dire que les femmes n'ont pas été les seules à changer la littérature des années 1970 et 1980. Plusieurs poètes qui publient dans les revues *nbj* et *Les Herbes rouges* ont contribué à maintenir le drapeau de la modernité dans notre littérature. Les pages littéraires du DEVOIR en ont d'ailleurs fait largement écho depuis 1978.

Parmi les écrivains qui contribuent à transformer la poésie, il faut compter Louise Dupré et Normand de Bellefeuille comme deux des plus convaincants, avec leurs oeuvres récentes.

Avant de parler de ces livres, clarifions cependant la situation. Normand de Bellefeuille a joué une



Ainsi, les plus récents livres de Louise Dupré et Normand de Bellefeuille participent, selon moi, de l'évolution de notre poésie. Et ce sont deux livres magnifiquement réussis. Leurs propos se rejoignent. Leurs manières d'écrire se ressemblent. Les références ne sont pas les mêmes. Les points de vue et les contenus diffèrent.

Il est ici question de l'amour contre la mort dans les diverses séquences de deux récits qui se présentent comme fragmentés. Il y est beaucoup question de la mère et de l'enfance, des attentes et des désirs des amants. Louise Dupré emprunte les métaphores de la photographie et de la chambre pour nous faire voir que la seule éternité est celle que l'on vit dans l'amour.

Dans *Chambres*, le point de vue féminin de l'attente cruelle, puis celui de l'amante qui prend la place de la mère, nous font cheminer dans une intimité amoureuse qui voudrait renverser la poétique de « l'absence » développée par les troubadours et la plupart des poètes masculins à leur suite depuis le Moyen Âge. S'il y a une poésie « féminine », elle se lit dans *Chambres*. Par ailleurs, le livre de Louise Dupré se situe dans la zone littéraire ouverte par Clarice Lispector.

Dans *Catégoriques un deux et trois*, Normand de Bellefeuille compose un récit lyrique qui unit la philosophie et la réflexion sur l'art à la question ontologique de la poésie. Cette poésie est plus « savante » qu'intime et fait appel à des citations de Platon, Pascal et Michel Serres, entre autres. Chaque page-fragment de ce livre constitue la pierre d'une architecture générale composant une sorte d'hymne à la création et au corps amoureux. Le poète, ici, fait appel à des réflexions sur la danse et la musique, par exemple, pour provoquer une sorte de *lévitation* du corps dans l'amour de vivre.

Cet « amour », tant chez Louise Dupré que chez de Bellefeuille, se manifeste par une poésie matérialiste qui ne dédaigne plus l'appel de la sensualité et qui tente de réunir dans une nouvelle équation le corps et la pensée. (On retrouve aussi cette préoccupation chez d'autres écrivains de leur génération, tels France Théoret et François Charbon.)

Après avoir éprouvé les idéologies et les théories formalistes, les poètes actuels arrivent à écrire des livres plus personnels, cultivant le lyrisme dans des proses qui se présentent comme des machines à penser et à sentir. Leur manière d'écrire ce lyrisme nouveau doit beaucoup à l'incantation, particulièrement. Ils répètent et retournent des fragments de texte de manière à provoquer la mémoire et la réflexion autant que l'effet « physique » de la lecture.

Lisez les livres de Louise Dupré et Normand de Bellefeuille comme des récits de l'intelligence et du coeur. Ce sont deux oeuvres de pensée et d'émotion — mais différentes dans leur provocation. Louise Dupré médite sur la « métamorphose » des sentiments et la place de la femme dans l'amour. Normand de Bellefeuille cherche « le chiffre exact de l'émotion ».

sorte de double jeu, de connivence avec d'autres rédacteurs de la *nbj*. Théoricien, il a pratiqué une « stratégie de l'ambiguïté », comme il l'a bien dit, défendant un nouveau genre littéraire qui se nommerait « texte » contre un genre bien connu qui serait « moribond » et nommé « poésie ». Depuis qu'il a mérité deux prix importants de poésie et les bourses qui les accompagnent, soit le prix Nelligan (\$3,000) et le Grand Prix de poésie de la Fondation des Forges (\$5,000), de Bellefeuille admet volontiers qu'il écrit « de la poésie ». Il prône « la continuité » et se réclame de ses ancêtres littéraires.

Ce qu'il aurait fallu dire plus tôt et plus clairement, chez les défenseurs du « textuel », c'est que leur travail contribue, en fait, non pas à nier la poésie mais à la transformer. Ce travail est, d'ailleurs, virtuel au genre poétique. Il se situe, à chaque époque littéraire, sur une frontière où la prose tente de rivaliser avec la forme du poème. Le poème s'en trouve toujours heureusement ébranlé et revivifié.

Les proses « poétiques » de Louise Dupré et Normand de Bellefeuille se situent au-dessus de la chorale de la *nbj* et font « bouger le poème », comme dirait James Sacré. (L'expression est d'ailleurs reprise par Louise Dupré dans son livre.)

Il faut voir qu'un grand nombre de poètes actuels au Québec, et particulièrement les femmes qui ont fait leur entrée en littérature au cours des dix dernières années, tous ceux-là que Gaston Miron appelle « les narratifs du monde enchevêtré », ont renouvelé la poésie par des stratégies d'écriture nouvelles.

On a quelque peu délaissé la forme du « poème » pour explorer, au moyen de la prose, le « fragment » et le « récit ». La plupart des livres de poésie se lisent donc comme des morceaux d'aveux ou des récits de l'intime. Quand cette poésie n'est pas entamée par une part d'affirmation théorique ou idéologique, quand elle ne sert pas de propagande ou de propagandette, elle reste « poésie ». Qu'elle soit prose ou poème, la poésie est ce qui nous interpelle entièrement dans notre pensée et notre sentiment de vivre.

Pour Nelson Mandela

PAULE des RIVIÈRES

NELSON MANDELA. Rarement un héros aura-t-il recueilli une telle unanimité. Mais ce qui est bien davantage exceptionnel du résistant anti-apartheid emprisonné depuis 1964, c'est qu'il refuse de sortir de prison.

Ses conditions de détention, comme l'écrit Susan Sontag dans *Pour Nelson Mandela*, accentuent l'immense pouvoir politique de Mandela et son influence morale. « Relâcher ce prisonnier, c'est hâter la chute d'un régime fondé sur l'apartheid », écrit-elle. Contrairement à d'autres prisonniers, ce n'est pas sa liberté à lui qui est en cause mais un régime.

Sontag et 14 autres écrivains de tous les coins du monde sont réunis dans ce livre, *Pour Nelson Mandela*, publié chez Gallimard. Essais, nouvelles, plaidoyer politique, chacun y va de son genre, tantôt en réfléchissant à haute voix sur l'exemplarité de Mandela, tantôt en offrant un conte mettant en lumière l'illusion de l'indépendance de l'Afrique. Jacques Derrida rappelle, pour sa part, que Mandela se bat pour un système démocratique basé sur les lois du monde occidental. « Mandela reste un homme de loi. Il en a toujours appelé au droit, même s'il lui a fallu s'opposer à telle ou telle légalité déterminée. » Même s'il est devenu un hors-la-loi.

Tous les textes sont courts, certains sont des poèmes, d'autres des éloges. Ou des questions.

Comment, par exemple, Mandela trouve-t-il la force de continuer, lui que même ses ennemis saluent respectueusement dans les corridors du pénitencier ?

Hélène Cixous imagine, quant à elle, ce qu'a dû être, ce que doit être l'histoire d'amour d'une femme qui a « épousé une cause ». Une histoire qui puise sa force dans son absence. L'histoire d'une femme « qui n'a jamais su faire des confitures en chantonnant distraitemment ».

Le livre s'est construit sur l'invitation de Jacques Derrida, Dominique Lecoq et Mustapha Tlili. Un comité international de soutien fut ensuite créé, auquel ont adhéré un premier, puis un second groupe



Photo AP

Cette photo de Nelson Mandela remonte à 1961.

d'écrivains. Il n'est pas tellement fréquent de voir un si grand nombre de plumes réunies sous une même couverture. Il n'est pas habituel que des écrivains prennent position. Nadine Gordimer, Jorge Amado, Adonis, Olympe Bhély-Quénun, Edmond Jabès, Heiner Müller, Juan Goytisolo, Severo Sarduy, Kateb Yacine et Maurice Blanchot.

Un livre pour ne pas voir tout en noir.

Le Groupe d'Action Théâtrale présente

WOJZEK

FRAGMENTS D'UN DRAME

nouveau texte français: Bernard Dort
mise en scène: Gilbert David
décor, costumes et éclairages: Michel Demers
réalisation sonore: Michel Robidoux
vidéographie: Martin L'Abbé
régie: Sylvain Racine
avec Ginette Chevalier, Jacques Cousineau,
Benoit Geoffroy, Claude Godbout,
Benoit Lagrandeur et André Thérien

du 3 au 25 janvier

du mardi au samedi à 20h30, le dimanche à 15h00

billets: 11\$, 9\$ (étudiants, mar. mer. jeu. dim.)

renseignements: 526-6582

billets en vente à la Librairie Champigny

4474, St-Denis (près Mont-Royal)

spécial deux pour un: 3, 4, 6, 7 janvier

du Théâtre de la Veillée

1371, rue Ontario est, Montréal

AUDITIONS

à L'ÉCOLE NATIONALE DE THÉÂTRE DU CANADA

Interprétation
Écriture dramatique
Décoration
Technique

ANNÉE SCOLAIRE 1987-88
DATE LIMITE DES INSCRIPTIONS

1er FÉVRIER 1987

Pour plus de renseignements, prière d'écrire ou de téléphoner à:
École nationale de théâtre du Canada
5030, rue St-Denis
MONTRÉAL, Québec
H2J 2L8
Tél.: (514) 842-7954

Johann Strauss



Die Fledermaus,
directement du MET.

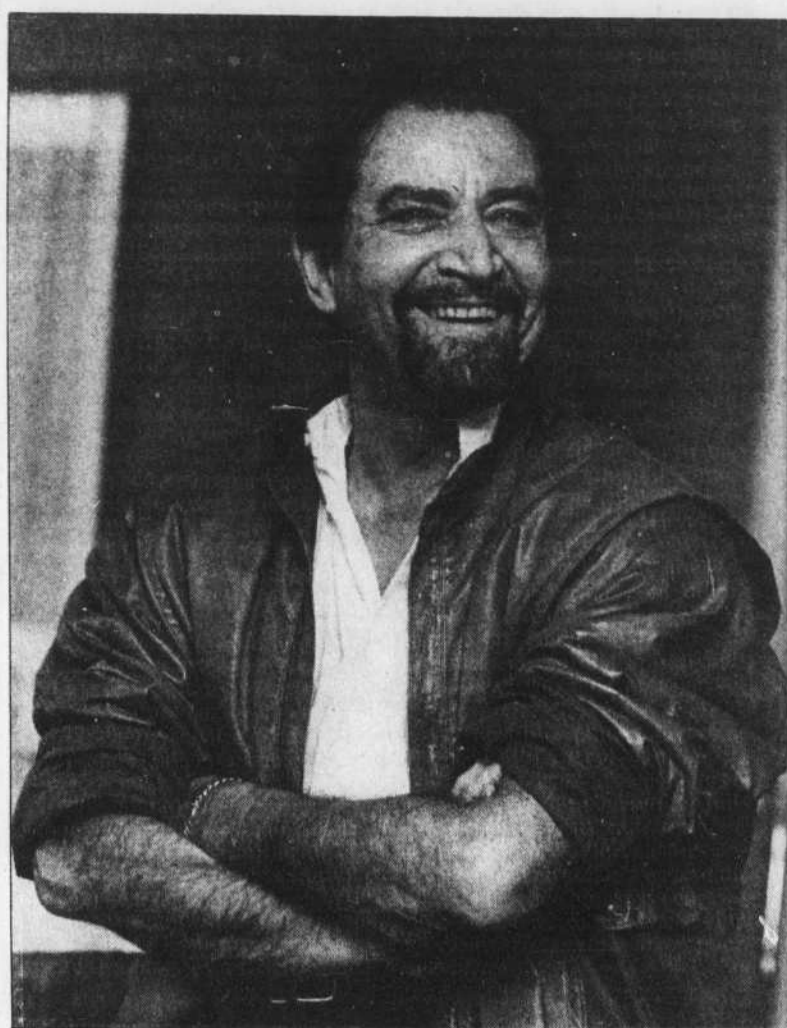
Soirée à l'opéra
Demain soir, 20h30

L'autre télévision



Radio
Québec

LE DEVOIR CULTUREL



Maurice Béjart : « Mon fil conducteur, c'est l'élément humain... »

BÉJART Incontournable

MATHIEU ALBERT

J'ÉTAIS à bout de nerfs. J'avais passé une partie de la journée au téléphone à essayer de réparer les bévues commises par l'agence de publicité new-yorkaise, responsable de la tournée nord-américaine de Maurice Béjart. Pour résumer, cette agence, par l'intermédiaire de l'OSM, qui agit comme producteur local du spectacle, avait organisé pour LE DEVOIR une entrevue téléphonique avec le chorégraphe, mais, par négligence, elle avait fait l'erreur subliminale de refiler à tous un faux numéro. Ainsi, après avoir composé et recomposé le numéro pendant plus d'une heure, espérant toujours que l'illustre chorégraphe daignerait enfin répondre, je capitulai, dépité et perplexe devant l'incompréhensible ténacité de ce silence...

Le lendemain, j'alerte l'OSM. Mais, naturellement, personne n'est en mesure de fournir une explication. On me renvoie alors à l'agence en question, laquelle, à son tour, communique avec les studios de Maurice Béjart à Bruxelles pour vérifier l'exactitude du numéro fourni à Montréal. Cinq heures plus tard, demeuré sans réponse (admirez l'efficacité du personnel), je rappelle New York. L'employé fautif se répand aussitôt en excuses et finit par me donner le numéro de téléphone corrigé du chorégraphe. Mais, en réserve, il laisse également sous-entendre que Béjart est un homme fort occupé, et que l'entretien auquel j'ai toujours droit aura lieu, avec un peu de chance, autour de Noël, sinon avant l'an 2000.

Je raccroche le récepteur, déçu, fou de rage. Le sort avait joué : un vulgaire malentendu avait dégénéré en fatalité. Mon tour d'entrevue était probablement terminé à tout jamais. L'incident était clos.

J'ai alors fait ce que tout le monde aurait fait à ma place : j'ai appelé Maurice Béjart. Non pas dans un élan d'héroïsme mais plutôt parce que j'étais convaincu qu'il n'y serait pas... Mais il y était ! Pris de panique, je bégaye quelques excuses, sachant très bien que l'impertinence de mon geste (à 11 heures du soir, heure de Bruxelles) pouvait me valoir d'être rabroué sur-le-champ. Mais c'était mal connaître le personnage. Car, spontanément, Béjart s'est montré d'une affabilité que je n'avais pas prévue : « J'ai des amis à la maison, dit-il, simplement. Rappelez-moi dans une heure, je serai disponible. » Ce que j'ai fait, vous pensez bien, en savourant avec une satisfaction profonde le plaisir d'avoir su déjouer l'inertie détestable et paralysante des intermédiaires.

La première question que je brûlais d'envie de lui poser touchait sa perception, aujourd'hui, de l'oeuvre qu'il s'est constituée depuis 35 ans ? Comment il la perçoit et, surtout, comment il la situe dans le paysage métamorphosé de la danse européenne des années 80, où une multitude de courants neufs s'entrechoquent dans les zones agitées du renouveau exploratoire français et allemand ? Mais la question était un mauvais calcul de ma part : elle ne l'inspire pas, il esquive : « Je ne me regarde pas, tranche-t-il. Lorsque vous-même êtes assis au spectacle, vous regardez le spectacle et pas votre place. Donc, moi, comme je suis dans l'action, je ne cherche pas à voir quelle place j'occupe. Je continue mon action, je continue mon apostolat. »

J'insiste. Oui, mais n'empêche qu'à l'époque où vous avez réalisé vos premières chorégraphies, dans les années 50 (*Symphonie pour un homme seul*, 1955, *Le Sacre du printemps*, 1959), le public parisien vous a immédiatement identifiés aux mouvements d'avant-garde, alors qu'aujourd'hui, devant la profusion de jeunes chorégraphes, le réflexe n'est peut-être plus aussi spontané.

« Je ne me suis jamais considéré comme artiste d'avant-garde, répond-il en haussant légèrement la voix. Je me suis plutôt toujours considéré comme quelqu'un qui a voulu faire de la danse un art pour le grand public. Et le public que nous avons en Europe (lui et sa compagnie, le Ballet du 20e siècle) est un public encore très jeune. Si les parents ne viennent plus, ils envoient leurs enfants. Je crois que le style de danse que nous pratiquons en est un qui reste pour la jeunesse. »

Par ailleurs, l'avant-garde, c'est quelque chose d'un peu factice parce que c'est trop lié à la mode. Moi, mes ballets, ils ne sont pas à la mode, et ils ne l'ont jamais été. Ils sont modernes, ils sont anciens, ils sont classiques. Ce sont des ballets vivants. La mode, c'est quelque chose qui meurt tout de suite, alors que mes ballets restent vivants. »

Maurice Béjart s'exprime soudainement haut et clair. Il a lancé cette dernière phrase avec l'assurance inébranlable de qui n'a plus aucun doute sur la justesse de ce qu'il affirme. Faut-il y voir un signe d'outrecuidance ? Au contraire ! Plutôt l'attitude franche et directe d'un homme qui entretient une logique parfaite avec lui-même. Ses ballets, croit-il, sont immunisés contre l'érosion du temps : à sa manière, il fera en sorte de le prouver.

En conséquence, à l'occasion de l'escalade de quatre jours de sa compagnie à Montréal (salle Wilfrid-Pelletier, du 15 au 18 janvier), il a choisi de mettre en relief la diversité de son répertoire. Nouveautés et vestiges exhumés de leur linéaire alterneront sur la scène en deux programmes différents, que Béjart a voulu placer sous le signe de la permanence de l'homme et de son style, à travers la multiplicité de ses créations.

Côté nouveautés, tout d'abord, figurent la *Suite Malraux*, dernière progéniture en date du chorégraphe, que les Bruxellois eux-mêmes ont découverte pour la première fois (dans une version intégrale que nous n'aurons pas), le 14 novembre dernier ; *Dionysos suite*, une oeuvre récente, dont le jeune *pedigree* ne possède encore à son actif que deux bougies d'anniversaire.

À l'autre extrémité du florilège, on apercevra, cette fois, *Sonate à trois*, une transposition chorégraphique du *Huis clos* de Sartre brochée par Béjart en 1957, et sa proche voisine, *Cantate n° 51* (musique de Bach), une pièce remaniée il y a peu, mais dont les origines remontent à 1952, dans une oeuvre intitulée à l'époque *L'Annonciation*.

Entre ces deux moments de la carrière du chorégraphe, on trouvera, posée en ligne médiane, *Ce que l'amour me dit* (1974), sur des extraits de la *Troisième Symphonie* de Mahler, et *Light*, une oeuvre réalisée en 81, mais révisée de fond en comble l'année dernière.

« J'aimais l'idée, avec ce programme, explique Béjart, que les gens voient à la fois le travail que je faisais il y a 30 ans et celui que je fais le chemin parcouru, et, en même temps, constater que l'homme, en définitive, c'est le même homme. »

Le même homme, certes, et la même oeuvre aussi, dont l'envergure acquise aujourd'hui est devenue monumentale (plus d'une centaine de ballets). Mais une oeuvre, cependant, qui, par l'irréductible revers des choses, demeure encore à ce jour tout aussi violemment dénié par les détracteurs du chorégraphe qu'encensée par la brigade de ses fervents admirateurs. Car il faut savoir que si l'apport de Béjart à l'histoire de la danse au 20e siècle est incontestablement reconnu, son talent de chorégraphe, lui, n'a jamais su créer l'unanimité parmi la tribu pointilleuse des commentateurs. « Ses ballets sentent l'enflure et se figent dans le formalisme », râlait méchamment Raphaël de Gubernatis dans les colonnes du *Nouvel Obser-*

vateur. Béjart « agit maintenant des propos creux », poursuit-il, [...] « dans des superproductions dont il n'y a, hélas ! plus rien à dire ». Roger Garaudy, auteur de l'ouvrage *Danser sa vie*, prend l'exact contre-pied des flèches lancées par son compatriote et met en branle tous les ressorts de sa verve pour servir un panegyrique extasié : « Béjart, écrit-il, saisit, dans les mutations de l'histoire, le ferment des grands renouvellements artistiques, et fait de son art un agent actif de l'émergence de l'homme nouveau, capable de construire cette histoire. »

Que pense le principal intéressé de cette polémique suscitée par son oeuvre ?

« J'ai toujours eu ça, et c'est tant mieux. Je crois que, dans la vie, si vous avez un parfum, un goût spécial, les gens ou ils vous adorent, ou ils vous détestent. Lorsque tout le monde vous aime, c'est peut-être parce que vous êtes un peu à l'eau de rose. Mais lorsque vous avez un vrai visage, naturellement vous êtes à la fois aimé et détesté. »

Mais, par-delà ces querelles et suspensions réciproques, une chose reste claire : même en cultivant pour moi toutes les réserves du monde, il serait de pure mauvaise foi que de refuser de voir en Béjart celui qui a fait du ballet européen un art accordé au diapason du siècle. Car, parmi la pléiade de ses prédécesseurs et contemporains (Serge Lifar, Roland Petit, Janine Charrat), nul, en rétrospective, n'a su mieux que lui tirer de la sclérose cet art devenu figé et grandiloquent à l'époque où il s'en empare, dans le milieu des années 50. Non seulement Béjart a-t-il livré le ballet du bague de la coquette ou les mondains le tenaient captif (« J'ai été le premier à présenter de la danse dans des lieux autres que l'Opéra, dit-il : en plein air, dans les jardins, sur les places publiques. ») mais il a également su y introduire des thèmes nouveaux, à tra-

vers lesquels les jeunes générations, jetées dans les bouleversements des années 60 et 70, ont su immédiatement percevoir l'écho de leurs préoccupations : la fraternité, l'amour, l'Orient, le bouddhisme, le pacifisme.

Par exemple, la version de *Roméo et Juliette* qu'il règle en 66 est recue comme un réquisitoire lancé contre les absurdités de la guerre. À la fin du ballet, dans le fracas soulevé par des rafales de mitraillettes, une voix retentit : « Faites l'amour, pas la guerre. » Dans la *Neuvième Symphonie* de Beethoven, à laquelle le chorégraphe s'attaque en 64, il s'applique, cette fois, à propulser la danse au rang de spectacle grandiose, comme un hymne érigé à la tolérance et à la liberté. Dans la *Messe pour le temps présent*, qu'il crée au Festival d'Avignon en 67, il conçoit une trajectoire longue de plus de deux heures et quart à l'image d'une cérémonie initiatique, sorte de rituel sacré où la musique de Pierre Henry est ponctuée par des textes du Bouddha, de Salomon et de Nietzsche. Dans *Bhakti*, finalement, en 68, et dans *Les Vaingeurs*, l'année suivante, Béjart exalte son amour pour la spiritualité et les philosophies hindoues.

À rebours du courant américain inauguré par Cunningham (à peu près à la même époque où Béjart s'initie lui-même à la chorégraphie), pour qui la seule ingéniosité des enchaînements suffit à faire d'une trajectoire une oeuvre d'art à part entière, Béjart préconise, à l'inverse,

Suite à la page C-8

Concerts de musique de chambre
Allegro

MUSIC MERATA Montréal

Samedi le 10 janvier 1987 à 20h.
Salle Redpath (Université McGill)
3459, rue McTavish

Programme
Joseph Haydn: Trio en ut majeur pour flûte, violon et violoncelle
Carl Maria von Weber: Quintette en si bémol majeur op. 34 pour clarinette et cordes
Sruil Irving Glick: Suite Hébraïque No. 5 pour flûte, clarinette, violon et violoncelle
Ernő von Dohnányi: Quintette en ut mineur op. 1 pour piano et cordes.

Billets: \$8. Étudiants / âge d'or: \$5.
Les billets peuvent être achetés le soir du concert à la salle Redpath à partir de 19h.

Reservations / Abonnements 489-8713

Quintette
flûte Timothy Hutchins
violon Vladimir Landaman
alto Charles Meinen
violoncelle Katherine Skorowska
piano Dorothy Fraiberg

Oeuvres de Schubert, Mozart, Roussel et Eggleston
vendredi, 9 janvier 1987, 20h.
salle Pollack, Université McGill
555, rue Sherbrooke Ouest

Entrée libre

L'année culturelle dans la capitale

JOHANNE ROY

QUÉBEC (PC) — Dans le foisonnement des festivals et événements internationaux à se tenir au Québec, la scène artistique de la Vieille Capitale a bien tiré son épingle du jeu en 1986. En cela, l'exposition des tableaux des maîtres français impressionnistes et post-impressionnistes, venue d'Union soviétique, s'est révélée de loin l'événement marquant de l'année.

Devant la « festivalité » dont Montréal est le cadre depuis quelque temps, il est de bonne guerre que Québec aligne, lui aussi, son cortège annuel d'événements culturels majeurs : Salon international du livre de Québec, en avril ; Quinzaine internationale du théâtre de Québec, un événement biennal en juin ; Festival d'été international de Québec, en juillet, et Festival du film de Québec, fin septembre.

La ville de Québec a en outre été l'hôte, en avril, de la Rencontre québécoise internationale des écrivains réunissant 40 auteurs d'ici et de l'étranger. En septembre, on accueillait « Impact 86 », une première manifestation nationale en métiers d'art.

Le point de mire de la deuxième édition de la Quinzaine internationale du théâtre de Québec, dont la sélection a eu ses hauts et ses bas, aura été la présence de deux acteurs de renom : Bibi Andersson, présidente du jury, et Raf Vallone. Charmé par la ville, ce dernier est revenu en septembre pour tenir le rôle-titre dans *La Vie de Galilée*, au Trident.

Mais l'événement qui a retenu l'attention, dans la capitale, par son prestige et sa popularité est sans contredit l'exposition des tableaux de maîtres français impressionnistes et post-impressionnistes de l'URSS. Du 18 octobre au 23 novembre, le Musée du Québec a accueilli un peu plus de 135,000 visiteurs, soit presque le double de son objectif initial, du reste très conservateur.

D'un peu partout au Québec, on se pressait aux portes de la vénérable institution des plaines d'Abraham pour admirer les toiles des Monet, Gauguin, Renoir, Cézanne, Van Gogh, Matisse et Picasso.

L'opération a été menée rondement et le musée affiche même un excédent d'environ \$ 115,000 sur des dépenses de l'ordre de \$ 1,1 million. On parle, en outre, de retombées économiques de plus de \$ 9,3 millions dans la région.

Aucun incident, diplomatique ou de logistique, n'est par ailleurs venu assombrir le séjour de ces précieux chefs-d'oeuvre qui sont retournés, sous bonne escorte, dans les musées Pouchkine de Moscou et l'Ermitage de Leningrad. Là-bas, les autorités ver-

raient d'un bon oeil de futurs échanges avec le Musée du Québec.

Si un tel événement est exceptionnel dans une ville de la taille de Québec, la capitale possède tout de même une manifestation culturelle d'envergure internationale qui, depuis 19 ans, fait vibrer chaque été les cordes sensibles des Québécois.

Il s'agit du Festival d'été de Québec, dont l'appellation « international » a été ajoutée cette année. Malgré un déficit de près de \$ 95,000 encouru lors de la dernière édition, le festival devrait poursuivre sa tradition de spectacles gratuits en plein air.

Le froid et la pluie sont venus plus souvent qu'à leur tour embêter artistes et organisateurs en cet été 86 de maussade mémoire. Les éléments n'ont toutefois pas annihilé l'enthousiasme des spectateurs qui ne s'est pas démenti pendant les 11 jours de l'événement.

On estime que 750,000 personnes ont assisté aux quelque 200 spectacles offerts par plus de 600 artistes représentant 18 pays, soit 100,000 de plus qu'en 1985.

Le Festival d'été a connu le succès, certes, du côté de l'assistance, mais ses efforts de financement auprès de la population et des entreprises de la région ont été nettement moins performants.

On ne se dit pas battu pour autant et l'on reviendra à la charge l'an prochain avec une formule améliorée. L'enjeu sera de taille, puisque le festival projette un événement de plus grande envergure : une sorte de deuxième Super-Francofête qui coïnciderait avec le sommet francophone de l'automne.

Moins fortuné, le 4e Festival du film de Québec a eu sa part de déboires cette année. Il a attiré environ 9,000 personnes, alors qu'on en attendait 20,000, enregistrant un déficit de \$ 25,000. Rien n'indique qu'il reviendra l'an prochain.

Du côté du festival, on attribue le peu d'empressement des cinéphiles au fait que tous les films « locomotives » ont été ravis par Serge Losique, pdg du Festival des films du monde de Montréal.

Quelques jours avant l'ouverture du festival de Québec, M. Losique a présenté pour la première fois dans la Vieille Capitale une sélection de 24 longs métrages du FFM.

Les hostilités étaient ouvertes. De part et d'autre, on clamait, pour l'un le droit des cinéphiles à une plus large programmation, pour l'autre, aux manoeuvres d'intimidation et de chantage.

Quoi qu'il en soit, le Festival du film de Québec est sorti écorché de cette aventure. Reste à savoir s'il trouvera les ressources pour survivre.

LES PRODUCTIONS DE LA LICORNE inc. présentent

LA SEPTIÈME PARTIE

de YVES ALLAIRE
mise en scène
VINCENT BILODEAU

avec
Christian Saint-Denis
Brigitte Paquette
Guy Mignault
Jocelyne Goyette
Alain Gendreau
Jean-Guy Bouchard
Yves Allaire

Scénographie:
Daniel Landry
Son: Claude Lemelin
(André Lacoste)
Costumes: Carole Bourdon
Régie: Jeanne Laperle

Reservations
LA LICORNE
RESTAURANT BAR THÉÂTRE
2075, boul. St-Laurent, Montréal
(514) 953-4166

Du 8 janvier
au 8 février

OP-UM
CARBONE 14
ESPACE LIBRE
Du 5 au 25 jan. 87
Reservations 521-4191

EN PROLONGATION
POUR LE TRAVAIL...
SUPPLÉMENTAIRES
13 au 31 janvier
en vente aujourd'hui

LUNDI 29 DÉCEMBRE	BONNE ANNÉE! 7 JANVIER	VENDREDI 2 JANVIER	SAMEDI 3 JANVIER
MARDI 6 JANVIER	MERCREDI 7 JANVIER	JEUDI 8 JANVIER	VENDREDI 9 JANVIER
SAMEDI 10 JANVIER			

5380, boul. Saint-Laurent, Montréal

LE DEVOIR CULTUREL

Abécédaire du cinéma 86

Suite de la page C-1

terrogation persiste : combien de temps encore la plus agressive des majors pourra-t-elle se permettre de produire des échecs ?

DÉCLIN DE L'EMPIRE AMÉRICAIN (évidemment). Déjà une date dans l'histoire du cinéma québécois. Parions que ce n'est pas de sitôt que les critiques choisissent à nouveau un film québécois comme meilleur de l'année. Et la carrière de *Déclin...* n'est pas finie : environ 600.000 spectateurs au Québec, plus de \$ 260.000 après quatre semaines d'exploitation aux États-Unis, et les Oscars s'en viennent...

EST (« À l'est, rien de nouveau »). Une bien maigre année pour la Hongrie, la Pologne, la Yougoslavie et l'URSS. En fait, c'est de Tchécoslovaquie qu'est venue la bonne nouvelle avec *Mon cher petit village*, de Jiri Menzel.

FEMMES. À l'image du deuxième Festival des films de femmes de Montréal, les femmes cinéastes n'ont pas spécialement brillé. Seules l'Allemande Helma Sanders-Brahms (*Laputa*), l'Américaine Sara Driver (*Sleepwalk*) et la Québécoise Paule Baillargeon (*Sonia*) se sont démarquées.

FRANCE. Les Français n'ont rien à craindre. Leur cinématographie fait des étincelles avec les Téchiné, Cavalier, Rohmer, Doillon, Tavernier, Blier et Beineix.

GENRE. Les genres cinématographiques se portent plutôt mal à Hollywood, de sorte que les scénarios ont de plus en plus de difficulté à tenir en un seul morceau. En témoignent les *True Stories*, *Howard the Duck*, *Something Wild* et *Trouble in Mind* qu'on a vus cette année.

HÉBERT (Pierre). En présentant, en février dernier, son spectacle intitulé *La Symphonie interminable*, le cinéaste d'animation Pierre Hébert, accompagné de trois musiciens, a fait éclater au grand jour l'une des dernières œuvres les plus originales du cinéma contemporain. On le sait présentement à New York, en train de travailler à un nouveau spectacle conjugué à la fois danse, musique et cinéma. À suivre...

INTERPRÉTATION. Chez les hommes : l'inoubliable Dexter Gordon, qui porte *Round Midnight*, de Bertrand Tavernier, sur ses monumentales épaules; le grand Jon Voight, splendide dans *Runaway Train* et *Desert Bloom*; et Roberto Benigni, hilarant dans *Down by Law*. Chez les femmes : troublante Catherine Deneuve, dans *Le Lieu du crime*; déchirante Sandrine Bonnaire, dans *La Puritaine*; et le merveilleux come-back de Giulietta Masina dans *Ginger et Fred*.

JURY. Pour rappeler que je n'ai toujours pas avalé la Palme d'or du Festival de Cannes attribuée à *The Mission*, de même que le burlesque prix d'interprétation remis à Dennis Hopper, pour *Blue Velvet*, à Montréal.

KIMONO. Alexandre en porte un à la fin du *Sacrifice*. Ce qui me fait penser au Japon, à l'hommage rendu par le Festival du nouveau cinéma qui nous a permis de découvrir de nombreux jeunes cinéastes (Hitoshi Yazaki avec *Afternoon Breezes* et Kaizo Hayashi avec *To Sleep so as to Dream*). En attendant l'hommage que rendra le 11e FFM.

LOI. Lise Bacon en est venue à une entente avec Jack Valenti, le pdg de la Motion Picture Export Association of America. Il reste, en 1987, à mettre cette entente à l'épreuve.

MINNELLI (Vincente). L'auteur de *An American in Paris* est mort cette année. Avec Coluche et Cary Grant, il est l'un des trois grands disparus des 12 derniers mois.

NEW YORK. Woody Allen (*Hannah et ses sœurs*), Jim Jarmusch (*Down by Law*), Spike Lee (*She's Gotta Have It*) et Sara Driver (*Sleepwalk*) : les cinéastes new-yorkais sont bien vivants.

QU'EST CLAUDE JUTRA ? Triste question que se posent encore des centaines de cinéphiles. Question sans réponse.

PAYS-BAS. À cause d'Abel, d'Alex van Warmerdam, de *L'Aigilleur*, de Jos Stelling, de *Pervola*, d'Orlow Seunke, et de la visite du sympathique documentariste Johan van der Keuken.

QUÉBEC. Année faste. *Anne Trister* a donné le ton, *Pouvoir in-*

time a suivi, puis ce furent *Le Déclin...*, *Bach et bottine* et *Les Fous de Bassan*. Je compte 23 longs métrages québécois vus cette année. Un chiffre exceptionnel. Des succès cri-

tiques et des succès publics. Et, avec le nombre de tournages qu'il y a eu au Québec ces derniers temps, 1987 s'annonce remplie de surprises.

RELIGIEUX. Un retour en

Voici maintenant les listes des dix critiques, listes utilisées pour déterminer la liste type :

Bernard Boulad (CIBL-FM, Voir) : *Brazil* (Gilliam), *Le Déclin de l'empire américain* (Arcand), *Ginger et Fred* (Fellini), *Thérèse* (Cavalier), *Tenue de soirée* (Blier), *Le Rayon vert* (Rohmer), *Laputa* (Sanders-Brahms), *Ma vie de chien* (Hallström), *Round Midnight* (Tavernier), *Welcome in Vienna* (Corti).

Michel Coulombe (rédauteur en chef de *Ciné-Bulles*) : *Thérèse* (Cavalier), *Le Déclin de l'empire américain* (Arcand), *Hannah et Her Sisters* (Allen), *Le Lieu du crime* (Téchiné), *Le Rayon vert* (Rohmer), *L'Aigilleur* (Stelling), *Mon cher petit village* (Menzel), *Down by Law* (Jarmusch), *L'Homme dans la lune* (Clausen).

Marcel Jean (LE DEVOIR) : *Le Sacrifice* (Tarkovski), *Mon cas* (de Oliveira), *Le Lieu du crime* (Téchiné), *Thérèse* (Cavalier), *Down by Law* (Jarmusch), *Trouble in Mind* (Rudolph), *Le Rayon vert* (Rohmer), *Gardien de la nuit* (Limosin), *Tanner le noir* (Koller), *Peggy Sue Got Married* (Coppola).

Francine Laurendeau (LE DEVOIR) : *Shoah* (Lanzmann), *Brazil* (Gilliam), *Mélo* (Resnais), *Le Déclin de l'empire américain* (Arcand), *Sonia* (Baillargeon), *Mon cher petit village* (Menzel), *Down by Law* (Jarmusch), *A Woman on Her Own* (Holland), *Le Sacrifice* (Tarkovski), *L'Inspecteur Lavidin* (Chabrol).

Gilles Marsolais (*Vie des arts*) : *Le Sacrifice* (Tarkovski), *Thérèse* (Cavalier), *Identification d'une femme* (Antonioni), *Zina* (McMullen), *L'Homme dans la lune* (Clausen), *Mélo* (Resnais), *Down by Law* (Jarmusch), *Le Déclin de l'empire américain* (Arcand), *Promesse* (Yoshida), *Noir et blanc* (Devers), *La Messe est finie* (Moretti).

Richard Martineau (*Séquences*, Voir) : *Brazil* (Gilliam), *Thérèse* (Cavalier), *The Color of Money* (Scorsese), *Identification d'une femme* (Antonioni), *Le Déclin de l'empire américain* (Arcand), *L'Homme dans la lune* (Clausen), *Le Sacrifice* (Tarkovski), *The Fly* (Cronenberg), *Le Lieu du crime* (Téchiné), *La Puritaine* (Doillon).

Minou Petrowski (Radio-Canada AM, *Les Belles heures*) : *Le Sacrifice* (Tarkovski). Ensuite : *Thérèse* (Cavalier), *Round Midnight* (Tavernier), *37,2° le matin* (Beineix), *Hannah et Her Sisters* (Allen), *Le Lieu du crime* (Téchiné), *La Messe est finie* (Moretti), *Ginger et Fred* (Fellini), *La Puritaine* (Doillon), *Le Rayon vert* (Rohmer).

Nathalie Petrowski (LE DEVOIR, *A première vue*) : *Blue Velvet* (Lynch), *Sid and Nancy* (Cox), *37,2° le matin* (Beineix), *Tenue de soirée* (Blier), *Round Midnight* (Tavernier), *My Beautiful Laundrette* (Frears), *Laputa* (Sanders-Brahms), *Le Déclin de l'empire américain* (Arcand), *Le Rayon vert* (Rohmer), *The Color of Money* (Scorsese).

Claude Racine (*24 images*) : *Le Sacrifice* (Tarkovski), *Thérèse* (Cavalier), *Le Lieu du crime* (Téchiné), *La Messe est finie* (Moretti), *Le Rayon vert* (Rohmer), *L'Homme dans la lune* (Clausen), *Peggy Sue Got Married* (Coppola), *La Puritaine* (Doillon), *Laputa* (Sanders-Brahms), *Anne Trister* (Pool), *Le Déclin de l'empire américain* (Arcand).

Patrick Straram (« le bison ravi » (écrivain, homme de radio et de cinéma) : *Grandeur et décadence d'un petit commerce de cinéma d'après le roman de J.H. Chase* (« Chantons en coeur ») (Godard), *Mon cas* (de Oliveira), *Le Sacrifice* (Tarkovski), *Havre, ou Lili chez les dockers* (Berto), *Laputa* (Sanders-Brahms), *Maine-Océan* (Rozier), *Sonia* (Baillargeon), *L'Attaque du présent sur les temps qui restent* (Kluge), *Down by Law* (Jarmusch), *Beau Temps mais orange en fin de journée* (Frot-Coutaz), *Le Déclin de l'empire américain* (Arcand), *Le Diable au corps* (Bellocchio), *Hôtel du paradis* (Bokova), *Mes petites amoureuses* (Eustache), *La Puritaine* (Doillon), *Le Rayon vert* (Rohmer).

force des thèmes liés aux valeurs religieuses et au sacré : *Le Sacrifice*, *Thérèse*, *Mon cas*, *La Messe est finie* et *The Mission*.

SOUHAIT. L'un des plus beaux films de cette année, je l'ai vu à Paris. C'est *The Lightship*, de Jerzy Skolimowski. Je vous le souhaite à tous prochainement, si les distributeurs le veulent bien.

TARD (mieux vaut tard que jamais). Comme *The Lightship*, certains films, et parmi les meilleurs, mettent du temps à venir. Ont finalement atteint les salles cette année : *Mes petites amoureuses*, d'Eustache (1974); *Identification d'une femme*, d'Antonioni (1982); *Les Trois Couronnes du matelot*, de Ruiz (1983); *Biquéf*, de Rouquier (1984); *Nostalghia*, de Tarkovski (1984), et *L'Année du soleil tranquille*, de Zanussi (1984).

ULTÉRIEUREMENT (c'est-à-dire en 1987). L'année qui commence nous promet un Bertolucci (*Le Dernier Empereur*), un Kubrick (*Full Metal Jacket*), un Taviani (*Good Morning Babylon*), un Godard (*Soigne ta droite*), un Carax (*Mauvais Sang*), un Angélopoulos (*L'Apiculteur*), un Cimino (*The Sicilian*) et une adaptation de *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, de Kundera, signée Philip Kaufman.

VERSIONS ORIGINALES AVEC SOUS-TITRÉS. Elles sont de plus en plus rares, les versions doublées monopolisant l'ensemble du marché. Domage pour *Identification d'une femme*, *Le Sacrifice* et *La Messe est finie*.

WELLES (Orson). On a vu, à Cannes, les rushes de son *Don Quichotte*. C'était quelque chose de très fort qui donnait envie d'en voir plus long. À quand une projection à la Cinéma-thèque ?

X (cinéma). Avec la fermeture du Beaver, devenu le Laurier, et la reconversion du complexe Desjardins, le porno est en sérieuse régression. Au profit de quoi ? De la vidéo et des peep-shows, qui ont fait leur entrée dans les arcades.

YANKEE. Une bonne année à plusieurs niveaux pour nos voisins du sud (voir lettres B, C, G et N).

Z.O.O. Peut-être le plus étonnant des films britanniques, dans une année où ceux-ci ont eu beaucoup de succès et où le FFM leur a consacré un hommage. On retiendra *My Beautiful Laundrette*, *Caravaggio*, *Mona-Lisa* et *A Letter to Brezhnev*.

Meilleurs Souhaits à Tous!

FESTIVAL

ASTÉRIX LUCKY LUKE

Parents enfants \$3.00

• Asterix le Gaulois
• Asterix et Cleopatre
• Les douze travaux d'Asterix
• Lucky Luke (Daisy Town)
• La ballade des Dalton

Le PARISIEN
480 STE CATHERINE 0. 866-3856

Grand Prix du Public — Grand Prix des Amériques

BRAVO
Jean-Jacques Beineix

37,2

1:45-4:15-7:00-9:20

ÉLYSÉE
35 MILTON 842-6053

D'une grande sensibilité

MELO

Un film de Alain Resnais
Avec Sabine Azema, Fanny Ardant, Pierre Arditi

12:55-3:05-5:15-7:25-9:35

ÉLYSÉE
35 MILTON 842-6053

Montand / Depardieu

JEAN de FLORETTE

Le PARISIEN 2:20-4:40-7:00-9:20 Sam Couche tard 11:35
480 STE CATHERINE 0. 866-3856

SEAN CONNERY
E MURRAY ABRAHAM

UN FILM DE JEAN-JACQUES ANNAUD

LE NOM DE LA ROSE

Le PARISIEN 4:20-6:40-9:00-11:30
480 STE CATHERINE 0. 866-3856

VERSAILLES PLACE VERSAILLES 353 7880

PARISIEN 4-VERSAILLES 3 1:45-4:20-7:00-9:35 Sam Couche tard 12:00

une présentation de **cinéma et films 128**

ÉVADEZ-VOUS DANS LE RIRE avec

PIERRE GERARD RICHARD DEPARTIEU

un film de FRANCIS VEBER

N° 1 du Box-office au Québec

LES FUGITIFS

C'EST BON EN CRIME!

avec JEAN CARMET • MAURICE BARRIER • JEAN BENGUIGUI

avec la participation de ROLAND BLANCHE • ANAIS BRET musique VLADIMIR COSMA image LUCIANO TOVOLI

scénario GÉRARD DAUOUDAL directeur de production JEAN-CLAUDE BOUJIRAT producteur exécutif JEAN JOSE RICHER

AUCUN COUPON OU LAISSEZ-PASSER ACCEPTÉS

aussi à JOLIETTE

JEAN-TALON

ST-DENIS 571 CATHERINE 288-2115

BERRI 2330 AUT. DES LAURÉNTIDES 868-3084

BROSSARD 8215 RUE NOTRE-DAME 354-3110

PARADIS 117 ST-JEAN BAPTISTE 868-0141

CHATEAUGUAY 9480 LACORDAIRE 327-5001

ST-HYACINTHE 733-9482

ST-JEROME 480-5900

SHERBROOKE 338-1200

TROIS RIVIÈRES 338-4210

150,000 PERSONNES EN ONT DÉJÀ FAIT LE MEILLEUR FILM POUR GRANDS ET PETITS!

Oncle célibataire et endurci cherche bonne famille pour petite nièce explosive!

un film de **ANDRÉ MELANÇON**

BACH et bottine

produit par ROCK DEMERS

avec MAHÉE PAIEMENT • RAYMOND LEGAULT • HARRY MARCIANO

FRANCE ARBOUR et ANDRÉE PELLETIER dans le rôle de Bérénice

Wendy **CKAC 97.3** **la presse** **LES 500**

Berri (2 écrans), 10:00 - 11:00 - 12:00 - 1:00 - 2:00 - 3:00 - 4:00 - 5:00 - 6:00 - 7:00 et 9:00

Carrefour-Laval, 12:30 - 2:40 - 4:50 - 7:00 - 9:10 — Ermitage, 12:00 - 1:50 - 3:40 - 5:30

Longueuil, 12:15 - 2:30 - 4:45 - 7:00 - 9:00 — Aste, 1:00 - 3:00 - 5:00

BERRI 2330 AUT. DES LAURÉNTIDES 868-3084

ST-DENIS 571 CATHERINE 288-2115

CARREFOUR LAVAL 2330 AUT. DES LAURÉNTIDES 868-3084

ASTRE 9480 LACORDAIRE 327-5001

ST-JEROME 480-5900

TROIS-RIVIÈRES 338-1200

SHERBROOKE 338-4210

Un succès foudroyant à travers le Québec

Un grand film romantique de Yves Simoneau

LES FOUS DE BASSAN

Justine Héroux présente LES FOUS DE BASSAN d'après le roman d'Anne Hébert

avec Steve Banner • Charlotte Valandré • Laure Maréchal • Bernard-Pierre Donnadieu

Luthaire Bluteau • Marie Tilo • Jean-Louis Millette • Angèle Coustau • Paul Hébert

Producteur délégué Roger Héroux • Scénario Sheldon Chad

Adaptation Yves Simoneau et Marcel Beaulieu • Image Alain Dostie • Musique Richard Gregoire

Une présentation des agents du Permanent

CARREFOUR LAVAL 12:35 - 2:50 - 2:10 - 7:20 - 9:30

Complexe Desjardins sur 2 écrans, 12:00 - 2:15 - 4:40 - 7:15 - 9:30

et 1:00 - 3:30 - 6:00 - 8:15 - 10:30

Astre, 1:15 - 3:20 - 5:25 - 7:30 - 9:40 • **Brossard**, 12:30 - 2:35 - 4:45 - 7:00 - 9:15

CARREFOUR LAVAL 2330 AUT. DES LAURÉNTIDES 868-3084

COMPLEXE DESJARDINS 1200-1000

ASTRE 9480 LACORDAIRE 327-5001

BROSSARD 8215 RUE NOTRE-DAME 354-3110

CHATEAUGUAY 9480 LACORDAIRE 327-5001

ST-JEROME 480-5900

SHERBROOKE 338-1200

Quelques échecs

La première incursion du documentariste Arthur Lamotte dans la fiction a donné *Equinoxe*. Joliment filmée, c'est la journée mouvementée d'un homme (Jacques Godin) et de sa petite-fille dans les îles de Soré. Mais, avec une sortie à la fin d'août, dans le sillage du Festival des films du monde, *Equinoxe* a tenu l'affiche à peine deux semaines.

Pas plus chanceux, une autre histoire à dominante maritime, *Le Dernier Havre*, a connu un sort semblable en octobre. Tiré d'un roman d'Yves Thériault, le film respire de la présence de Paul Hébert dans le rôle principal. La réalisatrice Denise Benoit avait tourné en 1985 en Gaspésie; la post-production lui a donc pris plus d'un an.

"Mission", un chef-d'oeuvre mémorable — *The Gazette*

«Une oeuvre profondément émouvante, "Mission" laisse une impression indélébile.» — *Lawrence O'Toole, Maclean's Magazine*

ROBERT DE NIRO **JEREMY IRONS**

Dans la jungle sud-américaine, deux hommes apportent la civilisation à une tribu indigène. Et maintenant, après des années de luttes communes, les deux groupes se retrouvent au coeur d'un combat qui les oppose vis-à-vis les espoirs d'indépendance de la tribu. L'un croira dans la puissance de la prière. L'autre fera confiance à la force de son épée!

Meilleur Film **Palme d'Or** **Festival de Cannes**

MISSION **VERSION FRANÇAISE**

avec **JEAN-PIERRE LÉVÉ**

Une présentation spéciale coupons et laissez-passer refusés

CHAMPLAIN 524-1085

CREMAZIE 388-4210

Meilleurs Voeux

FESTIVAL DES FILMS DU MONDE/MONTRÉAL '86

PRIX DU JURY

PRIX D'INTERPRÉTATION FÉMININE

(Mention spéciale) **FRANÇO NUOVO**

«Seuls les "37.2 LE MATIN" et "LAPUTA" m'ont étonné et fait battre le coeur.» — **FRANÇO NUOVO JOURNAL DE MONTRÉAL**

«Un face à face sentimental, l'un des plus remarquables du Festival de Cannes. Les deux comédiens sont prodigieux. Samy Frey tout particulièrement.» — **QUOTIDIEN DE PARIS**

«Un beau film... Frey et Krystyna Janda sont admirablement dirigés.» — **SÉRGE DUSSAULT LA PRESSE**

«Avec des performances attrayantes de Samy Frey et Krystyna Janda.» — **VARIETY**

«Une sorte de scènes de la vie extra conjugale... Samy Frey est si intéressant.» — **MARCEL JEAN LE DEVOIR**

«Un superbe film d'amour et de mensonge.» — **TELEKAMA**

«Un duo d'acteurs accomplis.» — **BRUCE BAILY GAZETTE**

«Un très beau film... brillamment interprété.» — **FRANÇO NUOVO JOURNAL DE MONTRÉAL**

LAPUTA

avec **HELMA SANDERS BRAHMS** **MATTHIAS MEYER**

LE DAUPHIN 1:30 - 3:30 - 5:30 - 7:30 - 9:30

KRYSZYNA JANDA et **SAMY FREY**

dans un film de **HELMA SANDERS BRAHMS**

LAPUTA

avec **HELMA SANDERS BRAHMS** **MATTHIAS MEYER**

LE DAUPHIN 1:30 - 3:30 - 5:30 - 7:30 - 9:30

LE DEVOIR CULTUREL

Le théâtre en 86 : nouvelle alliance avec le répertoire



Les Fourberies de Scapin au Théâtre du Nouveau Monde. Photo René Binet/TNM.

Suite de la page C-1

une année Tremblay (sa prochaine pièce sera créée en 87), ni une année Marchessault, ni une année Garneau (écrit-il encore pour le théâtre ?). Barbeau a fait rejouer un vieux texte (*Une brosse*, à la NCT), Jean-Claude Germain ne pond plus, Normand Charette écrit des pièces qui ne sont pas montées, Jean Daigle est oublié, André Ricard n'a rien proposé, René Gingras non plus... et le groupe Carbone 14 n'avait pas de nouveau spectacle.

Par contre, René-Daniel Dubois, qui poursuit sa résistible ascension, a vu son *26 bis, impasse du Colonel-Foisy* enfin créé, au Café de la Place, mais la production n'a pas fait l'unanimité comme, en 1985, son *Being at home with Claude* avait été « le » spectacle de l'année. Côté RDD, tous les espoirs sont placés à la compagnie Jean-Duceppe, où sa nouvelle pièce sera créée en 1987.

Antonine Maillet a poursuivi, avec un titre de plus, *Garrochés en paradis* au Rideau-Vert, sa saga théâtrale d'Acadie qui intéresse un certain public mais qui, sur le plan théâtral, ne vaut pas une messe. Marco

Micone a ajouté un troisième titre (*Bilico*) à son portrait de l'Italo-Montréalais dont on ne sait plus si c'est le théâtre qui demeurera le meilleur lieu pour approfondir sa réflexion socio-politique.

En fait, hormis le *Vinci* de Robert Lepage, qui est un cas à part, un acte de création total de la part d'un artiste complet, la réussite sur le plan du théâtre québécois de création, en 86, c'est *La Visite des sauvages*, d'Anne Legault, une pièce délicate et inspirée sur l'héritage que Lorraine Pintal a bien ramassée sur la grande scène du Port-Royal. Un spectacle qui prouvait qu'un théâtre autre que racoleur et bâclé pouvait parfois se jouer chez Duceppe.

1986, c'est l'année de la mort de Guy Hoffmann. Ce prodigieux comique, qui avait joué Molière ici aussi bien sinon mieux que la France a pu le faire, est décédé des suites d'un cancer, le 6 mars. Hoffmann était l'une des plus importantes personnalités de l'histoire de notre théâtre professionnel, un théâtre né avec lui et ses camarades du TNM en 1951.

De la même grande famille des comédiens de génie, telle Denise Pelletier qu'il rejoint dans notre panthéon théâtral, Guy Hoffmann laisse d'inoubliables souvenirs, une main agrippée à la cassette d'Harpon, le rire aigu du malade imaginaire, un rond-de-jambe furtif, un regard fixé soudainement vers la salle, ces petites choses qui font les grandes interprétations lorsqu'on ne les a pas tant apprises que senties et faites siennes. La mémoire d'Hoffmann mériterait qu'un grand prix d'acteur soit créé à sa mémoire. Pour l'instant, il a un incompréhensible prix de premier roman accroché à son nom, et le TNM, sa maison, a créé des prix Gascon-Roux...

Bien des choses se passent en une année : retenons la percée en

France de Marie Laberge, avec son *Homme gris*, devenu un succès parisien au Petit-Marigny et une date dans la carrière de ce merveilleux comédien Claude Piéplu; retenons aussi la visite au Québec du théâtre de la Salamandre, dont *Le Saperleau*, farce langagière de Gildas Bourdet, avait des lueurs de la poésie de Gauvreau et de Ducharme; l'impressionnante mise en scène de *Mademoiselle Julie*, signée Ingmar Bergman, et le choc d'un groupe de Flamands venus de Bruxelles (*l'Epigonen Theater*) avec un *Couteau acéré*, moments forts qui ont dominé la seconde édition (assez réussie) de la Quinzaine internationale de théâtre de Québec. Retenons aussi le prix Victor-Morin de la SSJB remis avec pertinence à un comédien exceptionnel et loin de la fin de carrière, Robert Gravel.

Les grandes réussites

- Je n'ai pas tout vu, loin de là, mais ayant assisté aux trois quart des productions de l'année, je me permets de signaler, catégorie « grande réussite », c'est-à-dire les spectacles où l'ensemble a fait corps (et merveille), huit titres, dans un ordre de progression croissant :
1. *Les Objets parlent*, une gageure réussie (un théâtre sans acteurs) de Jean-Pierre Ronfard, au Nouveau Théâtre expérimental.
 2. *Sarah et le cri de la langouste*, de John Murrell, mise en scène de Michèle Magny, au Café de la Place.
 3. *La Visite des sauvages*, d'Anne Legault, mise en scène de Pintal, chez Duceppe.
 4. *Li Jus di Robin et Marion*, d'Adam de la Halle, coproduit par le groupe Anonymus et les mimes Omnibus, mise en scène de Jean Asselin, à l'Espace libre.
 5. *Vinif*, de Robert Lepage, au Quat-Sous.
 6. *Le Chapeau de paille d'Italie*, de Labiche, mise en scène de Roussel,

au TNM.

7. *Les Fourberies de Scapin*, mise en scène de Roussel, au TNM.
8. *Othello*, mise en scène de Reichenbach, au TNM.

Les grandes interprétations

Là, c'est toujours du gâteau, parce que, au Québec, le comédien et la comédienne sont d'une race exceptionnelle. Après avoir arrêté ma liste de 10 (il y en a 13, vous verrez), je me suis rendu compte que la cuvée 86 était largement dominée par les hommes. C'est comme ça !

Alors, voici, en progression croissante :

1. (ex-aequo) Les comédiens **Marcel Labrèche**, pour Arlequin dans *Le Jeu de l'amour et du hasard*, au TPQ, et **Yves Jacques**, pour le rôle travesti de Philaminte dans *Les Femmes savantes*, au Bois-de-Coulonge.
 2. **Guy Nadon**, pour Rodrigo dans *Othello*, au TNM, et Petrucchio dans *La Mégère apprivoisée*, à la NCT.
 3. **Jean-Louis Millette**, pour le rôle de Nonancourt dans *Le Chapeau de paille d'Italie*, au TNM.
 4. **Gilbert Turp**, pour le rôle de l'adolescent Hubert dans *La Visite des sauvages*, d'Anne Legault, chez Duceppe.
 5. **Luc Durand**, pour son rôle dans *Le Ruban*, de Feydeau, au CNA et au Rideau-Vert.
 6. **Gabriel Gascon**, pour le rôle de Sartre dans *Tête à tête*, de Ralph Burdman, au Café de la Place.
 7. Le trio Normand Chouinard-Jean-Louis Roux-Gaston Lepage dans les rôles de Scapin, Géronte et Argante, au TNM.
 8. **Normand Chouinard** (encore !) pour le rôle de Fadinard dans *Le Chapeau...*, au TNM.
 9. **Sophie Clément**, pour le rôle de Médée dans *La Médée d'Euripide*, de Marie Cardinal, au TNM.
 10. **Gérard Poirier**, pour le rôle de Iago dans *Othello*, au TNM.
- Bonne année !

Les variétés en 86 : une éclaircie dans les nuages

Suite de la page C-1

de deux équipes de musiciens tous azimuts dans des sonorités exploratoires.

Du côté des médias, l'événement à retenir demeure évidemment l'entrée en ondes de *Musique-Plus*, le 2 septembre, qui, malgré une animation aléatoire, continue d'attirer chaque semaine de nouveaux abonnés en offrant une vitrine pour le *clip* québécois. En attendant pour 87 une décision possible concernant un canal autonome.

Les grands noms. Pas question d'établir ici un palmarès exhaustif, mais de souligner quelques moments forts.

Trainée dans la boue par les médias après « Follement vôtre » à Radio-Canada, Diane Dufresne s'est quand même payé un des plus beaux



Louise Forestier. Ci-dessous : André-Philippe Gagnon et le maire Jean Doré au gala *Métron*.

compositeur-interprète de l'année au gala de l'Adisq, c'est Martine Saint-Clair qui y a remporté tous les lauriers, histoire de démontrer que le succès populaire ne fait pas nécessairement bon ménage avec l'opinion des critiques et des intellos...

D'autres spectacles qui ont eu moins d'impact mais qui auraient dû en avoir : Marie-Claire Séguin, Suzanne Jacob (cette exploratrice des mouvements du corps et de la voix) en début d'année.

En 1986, la chanson francophone trace de mieux en mieux son chemin. Il existe, d'ailleurs, à Montréal tout un réseau souterrain particulièrement vivace de petites salles (le Dantin, le défunt Quartier-Latin, etc.) qui proposent sans relâche de nouveaux noms dont on ne sait s'il s'agit d'avatars des chansonniers des années 60, ou d'un laboratoire d'où émergeront de futurs grands noms. De la même façon, le concours « Rock-Envol » au Club Soda a démontré que la relève existait haut et fort pour le *rock* québécois, et qu'il ne restait qu'à lui faire une place.

On préférera oublier les désastres de l'année, mais il faut quand même mentionner le cas de la comédie musicale *1926*, qui a démontré que l'argent, la promotion et les subventions ne valent rien quand les idées font cruellement défaut...

Quant aux disques, nous nous contenterons de souligner à quel point la moisson fut riche. Parmi les plus remarquables et les plus attendus : les disques de Jim Corcoran, Marjo, Sylvie Tremblay, Marie-Denise Pelletier, Marie-Claire Séguin, Daniel La-voie, Serge Fiori, Paul Piché (son « intégrale »), Sylvain Lelièvre, UZEB (trois disques dans l'année, dont deux live !), Jano Bergeron...

La grande visite. Parmi les artistes français qui nous ont visités, le spectacle de l'année demeure sans nul doute celui, en mars, de Léo Ferré, ce vieux lion septuagénaire qui a créé l'événement par ses déclarations choc, mais qui a surtout littéralement ébloui ses fans grâce à un spectacle magnifique de près de trois heures. Des classiques impérissables, mais aussi de grandes épopées musicales symphoniques que Ferré a dirigées d'une baguette de maître.

Serge Reggiani est également venu, en septembre, donner une prestation où le grand comédien a accusé son âge. Mais les deux grandes stars de la nouvelle génération ont su démontrer sans nul doute pourquoi leur succès était mérité : le désinvolte et romantique Francis Cabrel, et l'univers chaleureux de Renaud, en juin.

Comme pour appuyer le retour à la chanson francophone au Québec, l'année 86 a vu quelques artistes français spécialistes de la phrase bien ciselée nous visiter à tour de rôle, tels Jacques Bertin, Marc Ogeret, Monique Morelli ou Isabelle Aubret. Sans parler des nouveaux rois français, Jean-Jacques « machine à hits » Goldman et Hubert-Félix Thiéfaine, plus exploratoire et confidentiel.

Et, parmi les découvertes « internationales », mentionnons la sensationnel Youssou N'Dour et son groupe de Dakar, en mai au Soda, et le roi de la pop italienne, Lucio Dalla, qui a fait vibrer le Spectrum en mars. En attendant la vraie grande découverte italienne en Europe, Paolo Conte, qui devrait venir nous voir en 87.

spectacles de sa carrière, à l'autisme. « *Top secret* » a fait la preuve que la diva pouvait revenir dans une petite salle avec panache, en offrant une performance à la frontière difficile du *glamour* américain, de l'expressionnisme et du théâtre *kabuki*.

Marjolène Morin, malgré (et peut-être à cause de) l'affaire Eartha Kitt, a démontré qu'elle devenait notre prochaine grande dame, avec une performance scénique énergique et sauvage.

Louise Forestier a su également illustrer avec brio sa bouleversante passion, suivie par cet autre passionné théâtral, Joe Bocan, qui a présenté, au printemps, une reprise « améliorée » de son spectacle de 85, consacré cette année par l'Adisq « spectacle *pop* de l'année ».

Parmi les révélations, le groupe Nuance, sorti de nulle part, a surpris tout le monde en récoltant succès commercial et lauriers avec un seul disque (*Vivre dans la nuit*), dont on se demande encore si ce n'est qu'une étoile filante.

Alors que Rock et Belles Oreilles, la révélation de l'année 85, continuait sur sa lancée en essayant à tous vents comme le *Petit Larousse* (un disque à succès, une émission de télé des plus populaires), c'est le Groupe sanguin, à la frontière du théâtre et de la parodie, qui a, encore une fois, injecté du sang neuf dans le domaine très encombré de l'humour, et qui mérite le titre de révélation de l'année 86. On soulignera, bien sûr, qu'André-Philippe Gagnon, le Louis Cyr de l'imitation, écrasait tout le monde sur son passage avec ce qui est sûrement le spectacle le plus po-

pulaire de l'année; que Jean-Guy Moreau a fait un retour convaincant, et que Clémence Desrochers a effectué un départ qu'on espère ne pas être le dernier.

Et, en toute fin d'année, Marc Drouin et ses Échalotes causaient une certaine surprise en mêlant adroitement humour et sonorités modernes.

Dans cette énumération trop rapide, on remarque un fait intéressant : la persistance de vieux routiers qui savent se renouveler en compagnie de jeunes loups et louves qui savent étonner.

Pour sa part, Claude Dubois a remporté un fort succès avec un bilan provisoire de sa carrière, et Richard Séguin a causé une vive surprise avec un disque et un spectacle qui ont littéralement fait le pont entre la génération des années 70 et la génération actuelle que plusieurs avaient trop vite enterrée.

Si Séguin était consacré auteur-

SPLENDEURS DU VATICAN



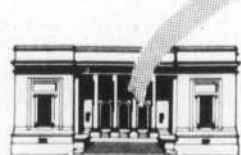
Pietro Berrettini, dit Pierre de Cortone (Cortone 1596-Rome 1669) *La Vision de saint François* Huile sur toile, 227 x 151 cm Pinacothèque vaticane Copie de la photo : Musée des beaux-arts du Canada

CHEFS-D'OEUVRE DE L'ART BAROQUE DU 19 DÉCEMBRE 1986 AU 15 FÉVRIER 1987

Une occasion unique! Un gage de reconnaissance de Sa Sainteté le pape Jean-Paul II à la suite de sa visite au Canada.

Découvrez la splendeur de trésors artistiques dont la plupart n'étaient jamais encore sortis du Vatican. Des toiles, sculptures, tapisseries, médailles, vêtements sacerdotaux réalisés par les plus grands maîtres du baroque italien pour la décoration des églises au XVII^e siècle. Une exposition à voir à tout prix!

L'exposition *Splendeurs du Vatican* : chefs-d'oeuvre de l'art baroque a été organisée par le Musée des beaux-arts du Canada de concert avec les Musées et la Bibliothèque du Vatican, avec le concours du Musée des beaux-arts de l'Ontario (Toronto) et la participation de la Vancouver Art Gallery et du Musée des beaux-arts de Montréal. Elle est présentée grâce à la générosité de Northern Telecom Limitée et Alitalia et à l'appui financier du gouvernement canadien.



Billets en vente au Musée renseignements : (514) 285-1600 aux comptoirs Ticketron, renseignements : (514) 288-3651 Teletron, service de ventes par téléphone, accepte les réservations réglées par cartes de crédit. Renseignements : (514) 288-2525

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

Film

Le dimanche 4 janvier à 14 h
Le jeudi 8 janvier à 18 h
The Pops and their Art: the Vatican Collections États-Unis, 1983, 60 min., couleurs. Version originale anglaise.
Présenté avec la collaboration de NBC
Auditorium
Entrée libre

Concerts de Noël

Le dimanche 4 janvier à 15 h
Venez célébrer le Noël ukrainien avec :
L'Ensemble Vocal Chersmshyna et L'Ensemble de l'école Ukrainienne de bandura de Montréal

Exposition

Cabinet des dessins et estampes
Dessins et estampes de l'époque baroque
Jusqu'au 15 février

Opéra

Les 7 et 8 février 1987 à 20 h
Opéra Orfeo de Monteverdi
Eglise Erskine and American United Church (angle de la rue Sherbrooke et avenue du Musée)

Billets : 14 \$, 12 \$
En vente maintenant au Musée et aux comptoirs Ticketron
Renseignements : 285-1600

Présenté grâce à la générosité de Northern Telecom et de l'Institut culturel italien

BRUCE PARSONS

«UNITED TECHNOLOGIES AND GARDENS»

oeuvres récentes
jusqu'au 22 janvier

CENTRE SAIDYE BRONFMAN

5170, chemin de la Côte Sainte-Catherine YM-YWHA & NHS
Heures: Lun.-Jeu. 9h-21h, Ven. 9h-14h30, Dim. 10h-17h

LE DEVOIR CULTUREL



Le Ballet du 20e siècle dans *Dionysos suite*.

Photo William Dupont

Incontournable Béjart

Suite de la page C-5

un style nourri de réflexions personnelles sur le monde, un style où la danse n'existe jamais pour elle-même (à quelques exceptions près) mais dans la mesure où elle se fait l'exact miroir d'une idée, d'un message ou d'un thème que le chorégraphe souhaite approfondir.

Et encore aujourd'hui, comme s'il s'était érigé en visionnaire, imperturbable devant la désaffection des nouvelles générations à l'endroit des idéaux humanitaires, Béjart persiste à clamer son attachement au pouvoir de transcendance de l'homme sur l'étroitesse de sa condition par-

ticulière : « Mon fil conducteur, dit-il, c'est la recherche de l'élément humain, à savoir ce qu'est l'homme au-delà des racismes, au-delà des époques, au-delà des préjugés, au-delà des pays. C'est de rechercher ce qu'est l'être humain, qu'il soit japonais, australien ou canadien. Pour moi, où qu'il se trouve, l'être humain a des constantes. Donc, ma recher-

che, c'est de trouver une espèce d'humanisme moderne, au-delà des partis pris, des chapelles ou des sectes. »

L'entreprise d'une vie, selon les opinions, fabuleuse ou dérisoire mais qui a su hisser Béjart au rang des géants chorégraphiques du 20e siècle. L'homme est aujourd'hui devenu incontournable.

LE DEVOIR VOUS OFFRE LA QUALITÉ

POUR INSÉRER UNE ANNONCE SOUS LA RUBRIQUE
CARRIÈRES ET PROFESSIONS 842-9645

LAURIER

**L'Église
le condamnait!**

L'Europe l'adorait!

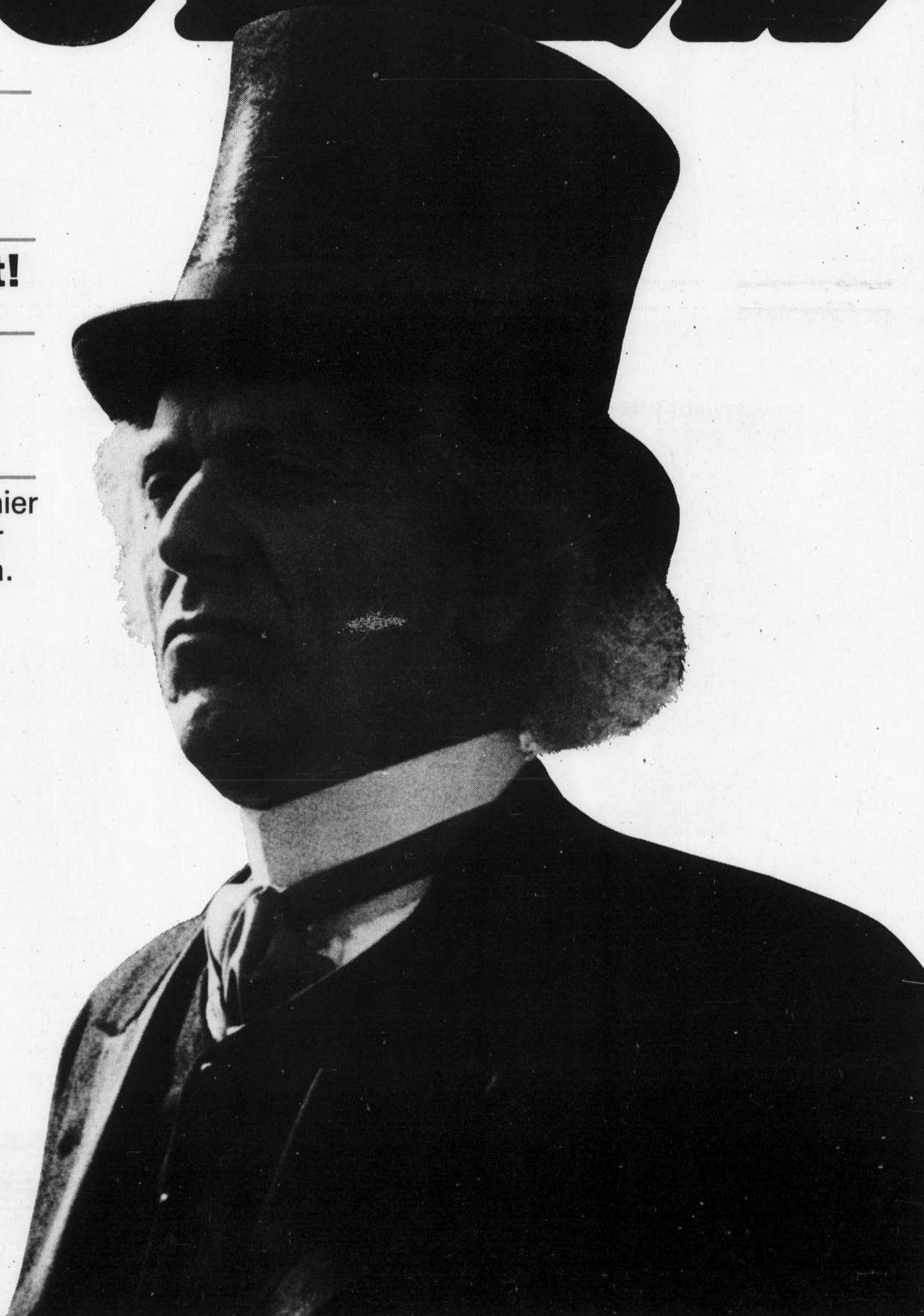
**Le Québec se
retrouvait en lui!**

La vie et la carrière du premier
Canadien français à devenir
premier ministre du Canada.

**Du 4 au 7 janvier
à 20h00**

En vedette:
**Albert Millaire
Monique Miller
Louise Marleau**

Scénario:
André Dubois
Dialogues:
**André Dubois et
Louis-Georges Carrier**
Réalisation:
Louis-Georges Carrier



**Radio-Canada
Télévision**